

L'É

# LE POIDS DU SILENCE

Seb Le Rêveur



# LE POIDS DU SILENCE

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Grilles du Purgatoire	4
Chapitre 2 : Le Parfum de la Trahison	12
Chapitre 3 : Le Trône de Glace	16
Chapitre 4 : L'Étreinte du Silence	21
Chapitre 5 : L'Apéritif des Loups	26
Chapitre 6 : L'Ombre sur la Neige	30
Chapitre 7 : L'Adultère en Héritage	36
Chapitre 8 : Le Collier de Force	40
Chapitre 9 : La Cène des Damnés	46
Chapitre 10 : Taches de Vin, Taches de Souillure	57
Chapitre 11 : Le Revenant de Minuit	61
Chapitre 12 : L'Autopsie du Désir	67
Chapitre 13 : Le Champ de Ruines	71
Chapitre 14 : L'Éveil de la Proie	75
Chapitre 15 : Le Brasier de Val-Morne	79

# Chapitre 1

## Les Grilles du Purgatoire

Le moteur de la berline noire s'éteignit dans un soupir de métal épuisé, laissant place à un silence si dense qu'il semblait peser sur les tympans comme une chape de plomb. De l'autre côté du pare-brise, le monde n'était plus qu'une abstraction de blanc et de gris. La neige tombait en flocons lourds, gras, des lambeaux de suaire qui venaient s'écraser contre le verre pour y mourir en traînées translucides. Val-Morne se dressait devant eux, une silhouette de titan de pierre pétrifiée dans l'hiver, dont les tours crénelées déchiraient le ciel bas de décembre.

Éléonore sentit un frisson courir le long de son échine, une caresse glacée qui n'avait rien à voir avec la température de l'habitacle. Ses mains, jointes sur ses genoux, tremblaient imperceptiblement sous le tissu fin de sa robe de soie vert sombre. Elle fixa les grilles monumentales du domaine. Le fer forgé, entrelacs de lances et de blasons oubliés, semblait monter une garde éternelle contre les intrus, ou peut-être pour empêcher les secrets de s'échapper. Pour elle, ces grilles n'étaient pas les gardiennes d'un sanctuaire, mais les mâchoires d'un piège qui venait de se refermer.

À ses côtés, Julian ne bougeait pas. Son profil, sculpté par les ombres errantes de la console de bord, possédait cette perfection cruelle des statues antiques qu'on aurait imprégnées de fiel. Il dégageait une odeur de cuir coûteux, d'ambre gris et de tabac froid.

— Nous y sommes, murmura-t-il.

Sa voix était un velours sombre, une basse profonde qui fit vibrer quelque chose de primaire au creux du ventre d'Éléonore. Il ne la regardait pas, mais elle sentait son

attention braquée sur elle comme une arme chargée. Soudain, sa main se déplaça. Ce fut un mouvement lent, presque léthargique, avant que ses doigts longs et fins ne viennent se refermer sur la nuque de la jeune femme. Le contact était brûlant, une paume de feu qui semblait consumer les couches de sa peau jusqu'à l'os. Le contraste entre le froid extérieur et cette chaleur prédatrice arracha un petit gémissement étouffé à Éléonore, tandis qu'une humidité honteuse s'insinuait déjà entre ses cuisses. Julian pressa, forçant sa tête à pivoter vers lui. Ses yeux étaient deux abîmes de jais où ne dansait aucun reflet de la neige environnante.

— Regarde-moi, Éléonore.

Elle obéit, fascinée, incapable de détourner le regard de ce visage qui hantait ses nuits. Julian approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait sentir son souffle chargé de l'arôme métallique de la menace. Ses pouces caressèrent la ligne de sa mâchoire avec une douceur qui ressemblait à une promesse de fracture.

— Tu es pâle. Ta mère déteste la faiblesse. Elle verra la peur sur ton visage avant même que tu n'aies franchi le seuil. Et moi... je n'aime pas que l'on sache ce que tu ressens. Tu m'appartiens, et ce que tu ressens m'appartient aussi.

Il marqua son territoire par une étreinte plus possessive encore, sa main descendant pour agripper son épaule, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre à travers le tissu de la robe. Éléonore ferma les yeux, une larme solitaire menaçant de perler. Elle se sentait comme une offrande menée à l'autel. Elle ignorait que le loup qui l'escortait avait déjà goûté au sang de la bergère.

— Julian... s'il te plaît...

— Tais-toi, trancha-t-il. Le sang ne ment jamais. Il ne fait que s'épaissir avec les années, jusqu'à devenir une boue qui nous étouffe tous.

Il se détacha d'elle avec une soudaineté qui la laissa vacillante. Il ouvrit la portière et le froid s'engouffra dans la voiture comme une insulte. Julian sortit, sa silhouette immense se découpant sur la blancheur aveuglante du parc. Il fit le tour du véhicule et ouvrit la portière d'Éléonore. Il ne lui tendit pas la main pour l'aider ; il resta simplement là, l'attendant, une ombre souveraine au milieu du chaos de la tempête.

Le chemin qui menait au château était bordé de vieux chênes dont les branches s'étiraient comme les doigts décharnés de noyés. Val-Morne semblait grandir à mesure qu'ils approchaient, ses fenêtres hautes brillant d'une lueur jaunâtre, pareilles aux yeux malades d'une bête tapie. Tout ici transpirait l'argent ancien et la pourriture élégante. Éléonore sentait le poids des siècles. Elle se revoyait enfant, courant dans ces couloirs trop vastes, épiée par les portraits dont les yeux semblaient juger sa fragilité.

Julian marchait à ses côtés, son pas lourd écrasant la neige sans hésitation. Il connaissait les coins d'ombre de Val-Morne mieux qu'elle-même. Il connaissait la souillure qui imprégnait les draps de soie de la chambre de la maîtresse de maison, cette chaleur musquée et interdite qu'il allait bientôt retrouver.

Ils arrivèrent devant le perron monumental. Julian s'arrêta et tourna de nouveau son regard vers Éléonore.

— Souviens-toi, chuchota-t-il d'une voix tranchante. Dans cette maison, le silence est la seule monnaie de valeur. Ne cherche pas à expliquer tes larmes. Ils se nourrissent de tes mots. Reste vide. Reste à moi.

Il tendit une main gantée de cuir noir et écrasa son pouce contre la lèvre inférieure de la jeune femme, l'abaissant pour révéler la nacre de ses dents, un geste d'une impudeur brutale en plein air. C'était un marquage. Éléonore sentit une contraction involontaire de son utérus, un désir toxique qui se mêlait à sa terreur. Il la brisait pour être celui qui recollait les morceaux.

Le heurtoir de bronze retomba dans un fracas qui ébranla les fondations. Quelques secondes s'écoulèrent, saturées par l'odeur de la cire chaude qui s'échappait par les interstices de la pierre. Puis, la porte s'ouvrit.

Catherine les attendait en haut de l'escalier de marbre, drapée dans une robe de velours carmin qui tombait comme du sang figé sur les marches. À quarante-huit ans, elle possédait une beauté dévorante. Son regard ne se posa pas sur sa fille, mais glissa sur Julian. Éléonore sentit l'étincelle d'impudicité absolue qui traversa l'espace entre eux.

— Vous voilà enfin, dit Catherine, sa voix étant une lame de soie.

Elle descendit les marches, chaque pas étant une démonstration de puissance. Éléonore s'avança pour recevoir le baiser rituel, mais Julian resta une seconde de trop derrière elle, sa main se posant sur le bas de ses reins, une pression que Catherine ne manqua pas de remarquer. Les yeux de la mère s'étrécirent, une lueur de jalousie sauvage y dansant un instant.

— Tu as l'air fatiguée, Éléonore, dit Catherine en se reculant. Va te changer. Ton père attend dans la bibliothèque avec sa mélancolie habituelle.

Julian s'avança et prit la main de Catherine. Il y déposa un baiser qui dura une seconde de trop pour être courtois.

— Catherine, dit-il, son ton étant une caresse et un défi. Le château n'a rien perdu de sa superbe. Ni sa châtelaine.

Éléonore regardait l'échange, un sentiment de nausée naissant au creux de sa poitrine. Elle n'était que l'alibi de leur proximité, le jouet dont ils se servaient pour masquer leur abîme.

— Monte, ordonna Catherine sans regarder sa fille. Je vais m’occuper de Julian... il doit avoir besoin d’un verre de ce cognac qu’il apprécie tant.

Éléonore monta l’escalier, le cœur lourd. À chaque marche, elle se sentait s’enfoncer davantage dans le carcan. Elle n’atteignit pas sa chambre sans entendre le rire bas de Julian et le froissement de la robe de velours de sa mère qui s’éloignaient vers le petit salon.

Une heure plus tard, Éléonore se tenait devant son miroir, vêtue d'une robe rouge que sa mère avait fait déposer sur son lit. Un carcan de soie lourde. Julian entra sans frapper. Il s’arrêta juste derrière elle, ses mains larges se posant sur ses épaules dénudées.

— Tu trembles, constata-t-il. Est-ce le froid, ou est-ce moi ?

Il pencha la tête, ses dents effleurant le lobe de son oreille dans un petit cliquetis qui la fit tressaillir. L'odeur de Catherine était sur lui, un musc animal qui souillait l'air de la chambre.

— Tu sens ma mère, lâcha-t-elle.

Julian eut un rire sec.

— Val-Morne n'a qu'une seule odeur, Éléonore. Celle de la déchéance. Ta mère est la gardienne du temple. Et moi... je ne suis que le prêtre qui entretient le feu.

Il la saisit par le poignet et l’entraîna vers la salle à manger. Catherine y trônait déjà, majestueuse dans le noir. Arthur, le père, était une silhouette voûtée, noyée dans son alcool. Le dîner commença dans un silence de cathédrale, interrompu seulement par le bruit des couverts contre la porcelaine. Éléonore sentait le genou de Julian presser le sien sous la table, une caresse brûlante, tandis qu’à l'autre bout, sa mère souriait

avec une cruauté tranquille.

Soudain, un bruit sourd. Un coup de bélier contre les portes du hall. Catherine se figea, son verre à mi-chemin de ses lèvres rouges. Julian redressa la tête, ses narines frémissant.

Sébastien entra. Il n'était plus le jeune homme qu'elle avait aimé ; il était une ombre sculptée par l'amertume, trempé de neige et de rage. Il s'avança jusqu'à la table et jeta un dossier de cuir noir sur la nappe. Des photos glissèrent sur le damis blanc : Catherine et Julian entrelacés dans une étreinte qui oscillait entre le meurtre et l'extase.

— Regarde-les, Éléonore ! cria Sébastien. Regarde ce qu'ils font ! Dis-lui de te lâcher !

Julian ne bougea pas. Sous la nappe, sa main migra vers la cuisse d'Éléonore, ses doigts s'enfonçant si fort dans sa chair qu'elle sut qu'elle en porterait la marque demain. Il ne prit même pas la peine de nier.

— Tu penses avoir brisé le miroir, Sébastien ? ricana Julian. Tu n'as fait qu'en multiplier les reflets. Regarde-les. Arthur s'en moque. Et Éléonore...

Julian caressa la joue d'Éléonore avec une tendresse empoisonnée.

— Éléonore m'aime pour ma noirceur. Elle a besoin de ma souillure. Regarde-la, Sébastien. Elle ne bouge pas. Elle ne te demande pas de l'aider. Elle attend que je la ramène là-haut pour finir ce que nous avons commencé.

Sébastien fixa Éléonore. Il cherchait un signe, un appel au secours. Mais la jeune femme restait immobile sous la main de son bourreau, son corps trahissant sa volonté par des tremblements qui n'étaient plus seulement de la peur. Elle fixait les photos de sa mère et de son amant avec une fascination morbide.

— Éléonore, s'il te plaît... bafouilla Sébastien, sa voix se brisant devant son indifférence.

— Sortez, trancha Catherine d'un ton qui ne souffrait aucune réplique. Val-Morne ne recrache jamais ce qu'il a avalé.

Sébastien fit un pas de plus, saisissant un couteau à viande sur la table, mais Arthur se leva enfin, désarmant le jeune homme avec une lassitude infinie.

— Pas ici, murmura le vieil homme. Pas le soir de Noël.

Sébastien recula, brisé. Il comprit que la véritable noirceur n'était pas le secret, mais l'indifférence des monstres face à la vérité. Il disparut dans la tempête, laissant derrière lui le silence de plomb de la demeure.

Julian se tourna vers Éléonore et essuya une larme sur sa joue du bout du doigt, avant de porter ce même doigt à ses lèvres pour en goûter le sel.

— Délicieuse, murmura-t-il. Ta douleur est le meilleur des nectars.

Il se leva, l'entraînant vers le grand escalier. Catherine les regarda partir avec un sourire de triomphe, portant son verre à la santé de leur déchéance. Arrivés sur le palier, Julian plaqua Éléonore contre le mur de pierre froide, ses mains se refermant sur sa gorge.

— Tu voulais la vérité ? La voilà. Personne ne viendra te sauver.

Éléonore ne ferma pas les yeux. Elle sentit le feu brûler en elle, une acceptation glaciale.

— Fais-le, Julian, souffla-t-elle. Fais-moi mal. Montre-moi toute ta laideur. Parce que plus tu m'abaisseras, plus le brasier sera haut quand je déciderai d'y jeter l'allumette.

Julian sourit, un rictus carnassier. Il la saisit par les cheveux et l'entraîna vers sa chambre. La porte se referma avec un bruit de couperet. L'enfer pouvait enfin commencer.

# Chapitre 2

## Le Parfum de la Trahison

Le lourd battant de chêne massif se referma derrière eux avec le bruit sourd d'une pierre tombale que l'on scelle. À l'extérieur, le blizzard hurlait encore, griffant les vitraux de ses doigts de glace, mais ici, dans le hall d'entrée du Château de Val-Morne, le silence était d'une tout autre nature. C'était un silence gras, épais, saturé par l'odeur du bois de cèdre qui se consumait dans la cheminée monumentale et par le parfum musqué, presque indécent, de Catherine qui flottait dans l'air comme une promesse de déchéance.

Eléonore frissonna. Ses doigts cherchèrent la main de Julian, mais celui-ci ne lui rendit pas sa pression. Il se tenait droit, ses narines frémissant imperceptiblement, comme un loup humant l'air d'un territoire familier et dangereux. Catherine apparut alors au sommet du grand escalier. Elle ne descendait pas les marches ; elle semblait glisser sur elles, une apparition de soie noire et de dentelle écarlate. Sa beauté n'avait rien de maternel ; c'était une esthétique carnassière, entretenue par le mépris.

— Eléonore, ma chérie... Tu es si pâle. On dirait une enfant égarée dans un conte de fées qui va mal finir.

Le ton était mielleux, mais les yeux de Catherine, deux lames d'obsidienne, étaient fixés sur Julian. Elle s'approcha de lui, brisant la distance de sécurité, et Eléonore sentit le regard de sa mère ramper sur sa propre peau comme une colonie d'insectes. Catherine leva ses mains aux doigts longs et s'empara des revers de la veste de Julian.

— Julian, dit-elle, et son nom sonnait comme une souillure partagée. Ta cravate est un désastre. On croirait que tu as lutté pour ta vie. Ou pour autre chose.

Elle commença à ajuster le nœud avec une lenteur calculée. Ses phalanges s'ancrèrent dans sa gorge, cherchant l'os, marquant son territoire dans un broyage de tendons qui arracha à Julian un gémissement étouffé, à mi-chemin entre la douleur et l'extase. Julian ferma les yeux, un rictus de damné étirant ses lèvres, tandis que les ongles de Catherine griffaient délibérément son cuir chevelu. Eléonore restait figée, l'eau glacée de son manteau gouttant sur le parquet comme le sang d'une blessure invisible. Elle était la spectatrice impuissante d'un marquage charnel, le témoin d'une vérité hideuse : l'homme qu'elle aimait appartenait déjà à la femme qui l'avait mise au monde.

— Allez vous changer, ordonna Catherine sans lâcher Julian du regard. Ton père noie son ennui dans le cognac. Sébastien n'est pas encore là, Dieu merci.

Julian entraîna Eléonore vers l'étage. Une fois dans la pénombre de leur chambre, il la plaqua contre le bois froid de la porte. Ses mains enserrèrent ses épaules avec une rudesse qui fit craquer ses articulations.

— Pourquoi restes-tu là comme une idiote ? Déshabille-toi, cingla-t-il.

Sous son regard, Eléonore se sentit souillée. Elle ne voyait plus l'amant, mais le bourreau. Elle retira ses vêtements, ses doigts luttant avec les boutons, tandis que Julian l'observait avec la curiosité d'un entomologiste devant un insecte qu'il s'apprête à épingle. Elle revêtit la robe émeraude, ce linceul de satin que Catherine lui avait offert. Julian s'approcha, posa sa main sur sa gorge et serra, juste assez pour lui rappeler qui tenait la laisse.

— Tu es si fragile, Eléonore. C'est presque une tentation de te briser ici même.

Lorsqu'ils redescendirent pour le dîner, l'atmosphère dans la salle à manger était celle d'une opulence funèbre. L'argenterie brillait comme des instruments de chirurgie sous la lueur des bougies. Catherine trônait en bout de table, savourant son vin carmin. Le

silence fut brusquement pulvérisé par le heurtoir de la porte principale. Un son lourd, métallique.

Sébastien entra dans la pièce, trempé par le blizzard, apportant avec lui l'odeur du froid pur et de la haine cuite. Il ne demanda pas la permission. Il jeta une liasse de papiers sur la nappe, entre le chapon et le cristal.

— Je suis venu pour l'incendie, trancha-t-il. Je suis venu pour regarder ce château de cartes s'effondrer.

Il révéla tout : les comptes aux Bahamas, les adultères de Catherine, et surtout, la vérité sur le jeune jardinier "noyé" dont Julian avait brisé le cou cinq ans plus tôt. Julian sentit le sol se dérober. La panique mua sa beauté en une grimace prédatrice. Il se jeta sur Sébastien.

La lutte fut brute, viscérale. Eléonore regardait, paralysée non par la peur, mais par une pulsion de mort qu'elle ne se connaissait pas. Elle écoutait le bruit des cartilages qui craquaient, sentait l'odeur du sang chaud qui frappait la pierre froide du dallage. Elle vit Julian tenter d'égorger Sébastien, ses doigts cherchant la vie sous la peau. Sébastien, dans un dernier effort, frappa Julian avec un tisonnier brûlant, l'envoyant valser contre les rideaux de velours.

Le feu prit instantanément. Une langue de flammes dévora la soie, grimpant vers le plafond dans une fureur joyeuse. Catherine ne chercha pas à sauver les siens ; elle griffait la nappe pour récupérer ses preuves, ses secrets, ses mensonges de papier.

— On s'en va ! hurla Julian, saisissant Eléonore par le poignet avec une force qui fit saillir ses os.

Mais Eléonore, portée par une excitation morbide, lui mordit la main jusqu'au sang, lui arrachant un morceau de chair. Elle se libéra, fuyant à travers la fumée noire qui

saturait ses poumons. Derrière elle, le chaos était total. Arthur, son père, restait assis, terminant sa bouteille de brandy tandis que les poutres commençaient à s'effondrer.

Elle franchit le seuil du château et s'effondra dans la neige. Elle se retourna pour voir Val-Morne transformé en une torche immense. À une fenêtre, elle vit Julian, le visage à moitié calciné, tenant le corps de Catherine dans une étreinte finale. Il affichait un sourire de triomphe macabre avant de basculer avec elle dans le brasier du salon.

Sébastien la rejoignit, titubant, le visage marqué par les stigmates du feu. Il n'était pas un sauveur, juste un spectre plus supportable que les autres.

— C'est fini, Eléonore, croassa-t-il. Le carcan est rompu.

Elle regarda les flammes consumer son passé, son nom, et la souillure de sa lignée. Le parfum musqué de sa mère s'évaporait enfin, remplacé par l'odeur âpre de la survie. Elle ne sentait plus le froid. Elle ne sentait plus rien, sinon le poids d'une liberté amère. Ils s'enfoncèrent ensemble dans les ténèbres du blizzard, deux silhouettes noires sur un linceul blanc, fuyant la lumière d'un foyer qui n'avait jamais été qu'un lupanar de cendres.

# Chapitre 3

## Le Trône de Glace

Le grand salon de Val-Morne n'était pas une pièce, c'était un linceul de velours et de pierre, une gueule béante où les siècles avaient digéré les espoirs des vivants. Sous les plafonds voûtés, les ombres rampaient dans l'agonie de la cheminée monumentale. L'air pesait, une chape de plomb saturée de cèdre et d'une amertume de vieux sang.

Eléonore était assise au bord d'un fauteuil Louis XV, les vertèbres hurlant sous la tension. Ses doigts, fragiles comme des pattes d'oiseau broyé, triturait la soie de sa robe. Chaque tic-tac de la pendule en bronze — un Cronos dévorant ses enfants — tombait comme un couperet sur le parquet.

À côté d'elle, Julian.

Il exhalait une odeur de musc, de tabac froid et cette pointe métallique de gibier fraîchement tué qui donnait la nausée à Eléonore. Il faisait tourner un cristal de baccara rempli d'un vin si sombre qu'il paraissait visqueux. Dans ses yeux, deux abîmes de perversité, elle voyait sa propre noyade. Sa présence était un blasphème, une promesse de souillure qui agissait comme un poison lent dans ce temple de la morale.

Le double battant de la porte explosa contre la pierre. Arthur entra.

Le Patriarche ne marchait pas, il découpait l'espace. À cinquante-deux ans, il portait sa déchéance comme une lame effilée. Ses yeux, d'un bleu délavé par le mépris, balayèrent la pièce avec la froideur d'un légiste. Il ignora Catherine qui s'était levée, le cou tendu, une main crispée sur le dossier de son divan comme si elle allait en

arracher le tissu. Pour lui, elle n'était qu'une carcasse de plus dans son inventaire.

Il s'arrêta devant la cheminée. Le silence devint rance.

— Le vin est médiocre, lâcha-t-il, sa voix frottant comme du gravier sur de la glace.

— Père... balbutia Eléonore, une décharge d'adrénaline acide lui brûlant l'estomac. Joyeux Noël. La neige...

Arthur se retourna. Son regard descendit le long du corps de sa fille, notant ses mains tremblantes avec un dégoût clinique.

— Tu sens la défaite, Eléonore, trancha-t-il. Va te laver avant que je ne confonde ton visage avec la viande que nous allons servir. Ta faiblesse est une souillure que je ne tolère pas à ma table.

Le coup fut physique. Elle s'affaissa, la bile lui montant à la gorge. Elle chercha le soutien de sa mère, mais Catherine lissait sa robe pourpre, le visage figé dans un masque de porcelaine craquelée. Sa jalousie était palpable, une vibration électrique : elle aurait voulu griffer la peau trop jeune de sa fille pour y inscrire sa propre amertume.

Julian laissa échapper un rire bas, guttural.

— Allons, Arthur, ne sois pas si dur avec cette petite proie, dit-il d'un ton suave en posant une main lourde sur la cuisse d'Eléonore. Sa fragilité est ce qu'elle a de plus... savoureux. C'est du cristal qu'on a envie de briser juste pour voir comment les éclats volent.

Julian serra les doigts. Sous la soie, le muscle de la cuisse d'Eléonore tressaillit violemment. Sous la table, la main remonta, brutale, s'enfonçant dans la chair tendre.

Eléonore eut un sursaut, le souffle coupé par une moiteur soudaine qu'elle ne parvenait pas à nommer. Elle se pressa contre le bras de Julian, cherchant une ancre dans ce prédateur, ignorant le regard de possession qu'il lançait à Catherine au-dessus de sa tête.

— Regarde-la, raila Arthur. Elle tremble comme une feuille morte. Est-ce là ce que tu as choisi, Julian ? Une ombre qui s'efface ?

— J'aime les ombres, répondit Julian en buvant son vin, ses yeux rivés sur ceux d'Arthur. Elles sont dociles. Et bien plus amusantes à manipuler.

Il intensifia sa caresse sous la table, son pouce s'écrasant là où la pudeur s'effondre. Eléonore ferma les yeux, le corps secoué de spasmes qu'elle tentait de cacher. Elle croyait à une protection ; elle n'était qu'un instrument de torture entre les mains d'un maître.

— Arthur a raison, finit par lâcher Catherine, sa voix coupante comme un rasoir. Tiens-toi droite. Tu ressembles à une mendiante implorant une pièce.

— Passons à table, ordonna Arthur en posant son verre sur une console avec une force qui fit gémir le marbre. J'ai hâte que ce simulacre se termine.

Ils se dirigèrent vers la salle à manger. L'air y était saturé par l'odeur d'un gibier faisandé, une viande noire baignant dans une sauce au sang qui fumait sous les lustres. Arthur s'assit en bout de table, idole de pierre attendant son sacrifice. Catherine prit place en face de Julian, ses narines palpant l'air, enragée par l'odeur de sexe et de danger qui émanait de lui.

Le repas fut une agression. Chaque coup de couteau sur la viande résonnait comme un os qui se brise. Julian ne lâchait pas la jambe d'Eléonore sous la nappe, ses doigts s'insinuant plus haut, avec une impudeur qui faisait monter une chaleur honteuse au

visage de la jeune femme. Elle fixait son assiette, voyant son reflet déformé dans l'argenterie, tandis que son père l'insultait méthodiquement entre deux bouchées de chair saignante.

— Val-Morne n'a pas besoin d'une juriste ratée, Éléonore, dit Arthur sans la regarder. Il a besoin d'héritiers, ou de silence. Tu n'es qu'un bruit de fond désagréable.

Julian se pencha vers l'oreille d'Éléonore, son haleine chargée de vin brûlant sa peau.  
— Ne l'écoute pas, ma petite colombe. Il est sec. Il ne sait plus ce que c'est que de sentir la vie couler, sauvage.

Soudain, le vent hurla plus fort. Un choc sourd retentit contre le bois massif de la porte d'entrée. Puis un autre, plus violent.

Arthur s'arrêta, sa cuillère suspendue dans l'air vicié. Julian redressa la tête, les narines frémissantes, comme un loup sentant une intrusion sur son territoire. Catherine se figea, son verre de cristal tremblant dans sa main.

La porte de la salle à manger vola en éclats sous la poussée d'un courant d'air glacial. Au seuil, une silhouette massive se dessina, couverte de givre et de fureur.

Sébastien.

Il entra, ses bottes lourdes faisant gémir le parquet de chêne. Son visage était une carte de souffrances, ses yeux deux brasiers de vengeance fixés sur Arthur. Il ne ressemblait plus à l'homme qu'Éléonore avait connu ; il était la Némésis, le retour de flamme d'un passé que le luxe n'avait pu étouffer.

— Le dîner est servi, dit-il d'une voix qui semblait sortir d'un tombeau. Mais je crains que le dessert ne soit indigeste.

Il jeta une enveloppe jaunie sur la nappe. Elle glissa sur le damas blanc, renversant un verre de Gevrey-Chambertin qui se répandit comme une hémorragie. Julian lâcha enfin la cuisse d'Éléonore pour se lever, un sourire carnassier étirant ses lèvres.

— Sébastien, murmura-t-il. Tu arrives au moment où la viande commence à pourrir.

Arthur se leva, sa chaise raclant le sol avec un cri de métal. Le Trône de Glace venait de se fissurer. Dans le silence terrifiant qui suivit, Éléonore comprit que le luxe de Val-Morne n'était plus qu'une prison dont les murs s'écroulaient. Le sang allait enfin couler, non par le couteau, mais par la vérité la plus crue, la plus sale, la plus irréparable.

La curée commençait.

# Chapitre 4

## L'Étreinte du Silence

Le silence à Val-Morne n'était pas un vide ; c'était une matière épaisse, un suaire de velours lourd qui s'écrasait sur les poumons. En cette veille de Noël, la neige tombait au-dehors avec une fureur sourde, transformant le parc de cinquante hectares en une sépulture immaculée. À l'intérieur, les murs de pierre du XVIIe siècle transpiraient l'humidité et l'histoire, exhalant ce parfum de cèdre ancestral et de cire d'abeille qui finissait toujours par donner le vertige.

Éléonore glissait dans les couloirs comme une ombre parmi les ombres. Sa robe de soie vert émeraude, choisie pour plaire à Julian, frôlait le sol avec un bruissement qui lui paraissait, dans ce calme sépulcral, aussi tonitruant qu'un cri d'orfraie. Elle cherchait Julian. Elle s'arrêta net au sommet du grand escalier dérobé. L'air ici était différent. Plus dense. Plus chaud. Il y flottait l'odeur musquée de Catherine — ce parfum de tubéreuse et de chair poudrée qui semblait marquer son territoire partout où elle passait. Et, entremêlée à cette effluve maternelle, l'odeur de Julian : celle du tabac froid, du cuir précieux et d'une note métallique, presque sauvage.

Elle s'avança vers la porte de la bibliothèque, laissée entrebâillée. Un simple trait de lumière dorée découpait l'obscurité du couloir, comme une lame de rasoir prête à trancher son innocence. Elle colla son œil à l'interstice.

L'estomac d'Éléonore ne fit pas que se contracter ; il se retourna comme un gant, expulsant une acidité brûlante au fond de sa gorge. Julian était debout contre le bureau de chêne massif. Catherine était face à lui, ses doigts aux ongles laqués de rouge sang agrippant le revers de sa veste avec une fureur possessive.

— Tu es insatiable, Julian, murmura Catherine. La voix était une vibration rauque, une note de basse chargée d'une électricité impure.

— C'est toi qui as posé les règles du jeu, Catherine. Ne sois pas hypocrite. Tu adores la voir se flétrir sous tes yeux pendant que je te baise contre les murs de ton mari. C'est ton trophée, n'est-ce pas ?

La réponse de Julian fit frissonner Éléonore jusqu'à la moelle. Elle sentit la souillure s'infiltrer par ses pores, une infection invisible. Des milliers d'insectes semblaient ramper sous sa peau tandis qu'elle voyait la main de Julian glisser sous la soie de la jupe de sa mère. Elle sentit le goût du cuivre envahir sa bouche, une réaction physiologique violente qui la fit chanceler.

Le craquement fut infime. Un simple mouvement de sa chaussure sur le parquet. À l'intérieur, le temps se figea. Julian tourna la tête avec une lenteur de reptile. Il apparut dans l'embrasure, magnifique et terrifiant.

— Éléonore ? Mon Dieu, chérie, tu es pâle comme un linge.

— Je vous ai vus, balbutia-t-elle, sa voix se brisant comme du verre.

— Tu n'as rien vu du tout, trancha Catherine en sortant à son tour, son masque de glace reformé. Tes crises reviennent. Ton père s'inquiète déjà de ta santé mentale, ne lui donne pas une raison de plus de t'envoyer te reposer en Suisse.

Le mot "Suisse" tomba comme une menace de mort. L'asile, le silence, l'oubli. Julian encadra le visage d'Éléonore de ses mains. Ses yeux étaient sombres, profonds comme des puits où l'on se noie.

— Éléonore, regarde-moi. Ton esprit malade a transformé des paroles de soin en une trahison. Est-ce que c'est ce que tu veux ? Détruire notre bonheur ?

Il l'entraîna vers le Grand Salon, là où Arthur, le patriarche, se noyait dans le gin. Julian tendit un verre à Éléonore. Le liquide était d'un rose pâle, presque innocent, mais elle y vit un poison.

— Bois, ordonna-t-il doucement. C'est pour tes nerfs.

Elle but tout, d'un trait, sentant le liquide descendre comme une coulée de plomb dans ses entrailles. La drogue commença à transformer le monde en un cauchemar liquide. À table, sous la nappe, elle sentit le genou de Julian se presser contre la cuisse de Catherine. Leurs regards ne se quittaient pas. C'était une torture triangulaire, un nœud coulant de désirs interdits.

Soudain, un bruit sourd retentit au loin. Un choc lourd, métallique. Les grilles du parc venaient d'être forcées. Un vrombissement de moteur déchira le silence sacré. Julian se figea, une lueur d'incertitude perçant son masque de marbre.

— Quelqu'un a franchi les grilles, dit Arthur.

La porte de la salle à manger vola en éclats. Sébastien entra. Il n'était plus le jeune homme fragile d'autrefois. Il était massif, enveloppé dans un manteau noir couvert de givre, ses yeux deux puits de détermination froide. Mais son entrée n'avait rien d'héroïque ; il y avait dans son regard une soif de possession qui égalait celle de Julian.

— Joyeux Noël, Catherine, dit-il, sa voix étant un grondement de tonnerre. Julian. Je suis venu voir cet édifice de mensonges s'écrouler.

Sébastien jeta un dossier sur la table. Des photos glissèrent sur le lin blanc, s'étalant parmi les restes du rôti sanglant. Julian et Catherine, enlacés dans une obscénité que la décence ne pouvait nommer.

— Regarde-les, Éléonore, cracha Sébastien. Regarde la fange dans laquelle ils te noient.

Julian éclata d'un rire sauvage, saisissant un couteau à dessert en argent.

— Et alors ? Tu penses qu'elle va te suivre ? Elle est à moi. Je l'ai brisée pour qu'elle ne puisse tenir debout que grâce à ma poigne. Elle préfère mon enfer à ta liberté de mendiant.

Julian s'approcha d'Éléonore, sa main se refermant sur sa gorge.

— Dis-lui, ma proie. Dis-lui que tu aimes la douleur que je t'inflige.

Éléonore sentit le "clic" mental. Ce ne fut pas un mouvement de défense, mais un acte de pure folie. Elle voulait détruire Julian, et se détruire avec lui. Elle saisit le poignet de Julian, non pour le repousser, mais pour guider la lame. Ses muscles se contractèrent dans un spasme violent, une force qu'elle ne soupçonnait pas.

— Oui, tout doit s'arrêter, murmura-t-elle.

Elle bascula tout son poids vers l'avant, entraînant Julian dans sa chute. Ils heurtèrent le marbre froid du hall dans un fracas d'os et de chair. La lame d'argent trouva sa cible, entamant le flanc de Julian dans un déchirement de tissu et de peau. Le cri qui déchira la nuit ne fut pas le sien, mais celui de Catherine.

Éléonore se redressa à genoux sur les débris de sa vie, les mains rouges de ce sang qui l'avait si longtemps terrifiée. Elle regarda Julian, dont la beauté vénéneuse s'effaçait sous la haine et la douleur brute. Elle ne voyait plus un dieu, mais une souillure.

Sébastien s'approcha d'elle. Il ne la prit pas dans ses bras avec tendresse ; il la saisit par le bras, sa poigne presque aussi dure que celle de Julian.

— On s'en va. Maintenant.

Il l'équipa de son manteau et la tira vers la sortie. Dehors, les gyrophares de la police commençaient à tacher la neige de reflets bleus et rouges, tels des démons de métal approchant pour ramasser les restes de Val-Morne. Éléonore ne regarda pas en arrière. Elle s'enfonça dans la nuit glacée, laissant derrière elle le cadavre de son innocence, sachant que le carcan qui venait de se briser n'était peut-être que le premier d'une longue série. La neige continuait de tomber, cherchant désespérément à recouvrir la souillure, mais à Val-Morne, le sang ne s'effaçait jamais.

# Chapitre 5

## L'Apéritif des Loups

Le mutisme de plomb qui pesait sur Val-Morne n'était jamais un vide ; c'était une matière épaisse, un linceul de velours lourd qui s'abattait sur les épaules des convives, étouffant les battements de cœur sous le poids des siècles. Dans le grand salon aux boiseries sombres, où les flammes de la cheminée monumentale léchaient les chenets de fer avec une faim de bête, l'air stagnait, saturé de l'odeur du bois de cèdre brûlé et de la fragrance animale, presque obscène, que dégageait Catherine.

Eléonore était assise sur le bord du sofa en cuir de Cordoue, son dos si droit qu'il semblait prêt à se briser. Elle portait une robe de soie vert émeraude, une parure trop riche qui la faisait ressembler à une offrande déposée sur un autel impie. À sa gauche, Julian s'étalait avec une nonchalance insolente, un verre de Gevrey-Chambertin à la main. Le vin, tel une liqueur vitale échappée d'une plaie ouverte, accrochait la lueur des chandelles, projetant des reflets de flux écarlate sur ses phalanges pâles.

— Tu es si tendue, ma chérie, murmura Julian d'une voix qui n'était qu'un souffle de soie et de rasoir.

Sa main, une griffe gantée de chair tiède, vint se poser sur le genou d'Eléonore. Le geste marquait un territoire avec une autorité qui fit tressaillir la jeune femme. Sous le tissu fin de la robe, ses doigts s'ancraient, son pouce entamant une lente ascension vers le haut de la cuisse. En face d'eux, Catherine les observait, ses lèvres fardées d'un carmin violent étirées en un sourire qui n'atteignit jamais son regard.

— Laisse-la respirer, Julian, dit Catherine, sa voix éraillée par les secrets. Eléonore a toujours eu cette incapacité à supporter l'éclat des choses vraies. N'est-ce pas, ma fille

?

Eléonore sentit le rouge lui monter aux joues. Elle chercha le regard de sa mère, mais n'y rencontra que le vide abyssal d'une femme voyant en elle un miroir déformant de sa propre déchéance.

— Je vais bien, maman, balbutia-t-elle, sa voix s'étranglant alors que les doigts de Julian s'insinuaient plus haut, frôlant la dentelle de son porte-jarretelles.

Julian laissa échapper un rire bas, une vibration qui remonta jusque dans la paume qu'il pressait contre le sexe d'Eléonore, séparé de lui par la seule barrière dérisoire de la soie. Ses yeux étaient des fragments d'obsidienne, polis par le vice, ne reflétant rien d'autre que l'image de sa propre ruine. Il ne la regardait pas. Il fixait Catherine. Il caressait la fille pour insulter la mère, pratiquant cette intrusion sous les yeux du patriarche absent, transformant le salon en un théâtre de perversions croisées.

— Le monde n'existe pas, Eléonore, trancha Julian en faisant pivoter son pouce avec une lenteur de tortionnaire. Ici, nous sommes les seuls juges de nos péchés.

Catherine porta son verre à ses lèvres, ses doigts tremblant imperceptiblement. Elle savait exactement où se trouvait la main de Julian. Chaque mouvement infligé à Eléonore était un coup porté à son propre cœur, une torture exquise qui la faisait brûler de jalousie. Elle détestait sa fille pour cette peau que Julian explorait avec une cruauté gourmande.

— Le péché est un concept bourgeois, lança Catherine en croisant ses jambes gainées de soie noire. À Val-Morne, nous préférons parler de nécessités.

La pression de la main de Julian devint brutale, ses ongles s'enfonçant dans la chair tendre. Catherine se leva, s'approcha du sofa et, en versant le vin, laissa délibérément tomber une goutte sur le genou de sa fille, là où la robe s'écartait. La goutte rouge

coula comme une larme de sang. Julian, sans quitter Catherine des yeux, pencha la tête et, d'un coup de langue lent et appliqué, recueillit la goutte sur la peau de sa compagne.

À cet instant, Eléonore ne fut plus qu'une contraction nerveuse, un cri avorté au fond d'une gorge que la honte venait de murer. Elle sentit son estomac se nouer, ses muscles se tétaniser dans une agonie de dégoût et d'excitation traîtresse. Sous l'étoffe, son corps répondait à l'affront par une humidité coupable.

— C'est délicieux, murmura Julian, ses lèvres encore humides.

Le fracas de la porte interrompit l'infamie. Sébastien entra, spectre de vengeance couvert de neige. Il ne vit pas seulement une famille ; il vit une curée. Catherine tenta de reprendre contenance, mais Sébastien jeta sur la table les preuves de l'adultère entre Julian et la matriarche. Les photographies s'éparpillèrent parmi l'argenterie, révélant l'envers du décor : un enchevêtrement de membres et de trahisons.

— Le dîner est fini, dit Sébastien d'une voix qui portait le poids des tombes.

Julian se leva, une joie maléfique dans le regard. Il lécha ses doigts imprégnés de l'odeur d'Eléonore devant Sébastien, un ultime outrage. Catherine, brisée par la révélation, s'effondra tandis qu'Arthur, le père déchu, apparaissait sur le seuil, l'œil vide, déjà mort à l'intérieur.

Sébastien sortit un briquet. Le clic métallique sonna comme le glas. Il approcha la flamme des rideaux de velours. Le feu prit instantanément, une purification nécessaire pour ce palais de glace et de stupre. Catherine hurla, mais personne ne vint la relever.

Eléonore, acculée entre les flammes et son amant monstrueux, sentit le vertige l'emporter. Elle plongea soudain la main dans les débris de cristal éparpillés sur la

nappe. La douleur fut une lame froide qui fendit sa léthargie, une morsure salvatrice. Le sang chaud coula sur son poignet, réveillant ses sens atrophiés. Cette souffrance physique fut le signal de son éveil.

Julian s'approcha d'elle, fasciné par le sang.

— Tu crois que ce verre va te sauver ? La violence est mon domaine, Eléonore.

Elle leva la main, l'éclat de verre brillant d'une lueur meurtrière, son regard autrefois soumis s'ancrant dans celui du prédateur.

— Tu as raison, Julian, murmura-t-elle, sa voix muée en un râle sombre. On ne naît pas victime par hasard. On le devient par choix. Et ce soir, je choisis d'être le monstre que vous avez tous créé.

Sébastien la tira vers la sortie alors que le plafond commençait à hurler. Eléonore abandonna sa mère à sa chute et son père à son silence. En franchissant le seuil du château en flammes, elle ne se retourna pas sur le brasier de Val-Morne. Elle s'enfonça dans la neige, ses mains vides mais son âme marquée du sceau de la prédatrice. Elle emportait avec elle la souillure de Julian, non plus comme une chaîne, mais comme une armure. Sous le linceul de l'hiver, une nouvelle bête venait de naître, prête à dévorer le monde qui l'avait corrompue.

# Chapitre 6

## L'Ombre sur la Neige

Le givre dessinait sur les vitres de la fenêtre voûtée des griffures de glace qui semblaient vouloir lacérer l'obscurité du dehors. Eléonore pressa son front contre la pierre froide de l'embrasure, le contact brutal du granit l'aidant à ancrer sa respiration erratique. Dehors, le parc de Val-Morne n'était plus qu'un linceul blanc, une mer d'albâtre pétrifiée où les arbres centenaires dressaient leurs branches nues comme des doigts de squelettes implorant un ciel d'encre.

Rien ne bougeait. Et pourtant, elle l'avait vu. Une tache sombre dans la perfection de la neige. Une silhouette immobile à la lisière des bois, là où les ombres des cèdres devenaient des gouffres. Sébastien.

Le nom brûla ses lèvres sans franchir la barrière de ses dents. Son cœur, cet oiseau piégé, battait avec une violence telle qu'elle craignait de voir sa robe de soie s'agiter au rythme de sa terreur. Val-Morne ne pardonnait pas les revenants ; il les broyait sous ses dalles de pierre.

— Tu trembles, mon ange. Le froid finit-il par s'insinuer sous ta peau ?

La voix de Julian coula dans son cou comme du poison. Eléonore sursauta, mais deux mains gantées de cuir fin se posèrent sur ses épaules, l'immobilisant contre le rebord de la fenêtre. Julian ne marchait pas, il glissait. Il se colla contre son dos. Elle sentit sa chaleur malsaine, fiévreuse. Son odeur l'envahit : tabac froid, santal, et cette note musquée, entêtante, qui appartenait à Catherine. C'était l'odeur de la trahison.

— Je... j'ai cru voir quelqu'un, murmura-t-elle.

Julian pencha la tête, ses lèvres effleurant l'oreille d'Eléonore. Il ne regarda pas le parc. Ses yeux restèrent fixés sur le reflet de la jeune femme dans la vitre sombre.

— Le parc est désert. La neige a tout effacé. Ta mère a raison, tu es d'une fragilité...  
exquise.

Ses doigts descendirent le long de son cou, frôlant la peau diaphane. Il s'arrêta sur le collier d'émeraudes qui enserrait sa gorge comme un carcan. Il le fit pivoter, les pierres froides mordant la chair. Julian resserra sa poigne, une promesse de strangulation.

— Regarde-moi.

Eléonore obéit. Sa beauté était une insulte. Ses traits étaient réguliers, mais ses yeux trahissaient un vide abyssal. Il l'observait comme un entomologiste observe une aile de papillon avant de l'épingler. Il descendit une main vers sa taille, la serrant avec une brutalité soudaine. La soie craqua. Il la ramena violemment contre lui, arcquant son corps pour forcer l'étreinte.

Ses lèvres s'écrasèrent sur les siennes. Ce n'était pas un baiser, c'était une invasion. Il y avait un goût de vin rouge et de mépris. Julian cherchait sa soumission. Sa langue força le passage tandis que ses doigts s'enfonçaient dans ses hanches, y marquant déjà les futures taches sombres de sa possession. Eléonore ferma les yeux, sentant la souillure s'insinuer dans son sang.

Il se détacha brutalement. Il réajusta sa veste avec une nonchalance insultante.

— Va te recoiffer. Ta mère nous attend pour le service du gibier. Elle déteste qu'on la fasse attendre pour des enfantillages.

Il s'éloigna vers le salon, ses pas muets sur le parquet de chêne noir. Eléonore resta seule. Dehors, sous le cèdre, il n'y avait plus rien.

Elle quitta la pièce, ses pas résonnant sous les voûtes. L'air était saturé de l'odeur du cèdre brûlé. Pour Eléonore, cela sentait la crémation. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, Catherine l'attendait, assise telle une reine sur son trône de velours pourpre. Sa robe de dentelle noire soulignait la pâleur érotique de ses épaules. Ses yeux, d'un vert vénéneux, se fixèrent sur sa fille.

— Te voilà enfin. Julian me disait que tu avais eu une... absence. Le froid, sans doute. Ou la peur ?

Julian leva son verre de champagne. Son regard était un défi. Arthur, le patriarche, s'installa en face de sa femme sans un mot.

— Le gibier est excellent, Arthur, lança Catherine d'une voix mielleuse. C'est une bête qui a été traquée longtemps avant d'être abattue. Un plaisir raffiné, n'est-ce pas Julian ?

— La chasse est l'essence même de l'existence, répondit-il. La poursuite, l'épuisement de la victime... c'est là que réside la saveur.

Sous la nappe de damas, Eléonore sentit la main de Julian. Ses doigts longs s'ancrèrent dans la chair de sa cuisse, là où la dentelle s'arrêtait. Il planta ses ongles avec une lenteur calculée. Eléonore tressaillit, sa respiration se bloquant dans sa gorge.

— La vérité est une maladie dont on ne guérit pas, trancha Catherine.

— La vérité, maman, c'est que je ne suis plus pure. Tu le sais mieux que quiconque.

Le regard d'Eléonore glissa vers Julian. L'allusion était limpide. La trahison de la mère et de l'amant se matérialisait entre elles. Catherine se crispa, ses phalanges devenant livides sur ses couverts.

Soudain, des coups lourds résonnèrent contre la grande porte. Un séisme sourd. Arthur se leva, le visage gris.

— Il est là.

Julian se leva à son tour et se dirigea vers le hall. Lorsqu'il ouvrit, un engouffrement d'air glacial emporta des flocons de neige dans la demeure. Sébastien entra. Il était une relique de douleur. Son manteau était alourdi par la tempête, ses yeux brûlaient d'une haine froide.

— Tu es en retard, Sébastien, fit Julian. On allait servir le poison.

Ils revinrent dans la lumière crue des lustres. Julian poussait Sébastien vers la table. Eléonore vit son ancien amant s'arrêter. Le choc fut physique. Sébastien la regardait comme si elle était la complice de sa propre perte.

— J'ai apporté la vérité sur Val-Morne, dit Sébastien. Et sur ce que Julian a vendu pour entrer dans ce lit.

Il posa une enveloppe de cuir noir sur la nappe. Il en sortit des photographies. Sur l'image, Julian et Catherine étaient entrelacés dans une étreinte obscène.

Arthur se leva, sa chaise basculant en arrière.

— Catherine ?

— Ne sois pas ridicule, Arthur. Tu as toujours préféré l'aveuglement au déshonneur.

Julian retira sa main de sous la nappe et, devant tout le monde, porta ses doigts à ses lèvres pour les embrasser, ses yeux rivés sur Catherine. Sébastien sortit une fiole de verre sombre et la jeta contre la cheminée. Le liquide s'embrasa en une flamme verte qui lécha le manteau de pierre. L'odeur du soufre envahit la pièce.

— La vérité brûle ! cria Sébastien.

— Julian, mon cœur, occupe-toi de notre invité, dit Catherine. Il devient ennuyeux.

Julian sortit un stylet d'argent. Il bondit. Sébastien recula vers la fenêtre brisée. L'acier entra dans la chair avec un bruit de succion. Sébastien hurla, un cri qui n'avait plus rien d'humain. Le sang gicla sur la nappe blanche, une corolle de rouge éclatant venant tacher les photos. La soie craqua. Catherine sourit.

Julian se redressa, le visage maculé. À ses pieds, Sébastien ne bougeait plus, son corps recouvert d'un linceul de neige entrant par la brèche. Le feu gagnait les rideaux de velours. Eléonore tenta de fuir, mais Julian saisit son poignet et l'entraîna vers l'escalier. Catherine suivait, telle une ombre royale.

Ils entrèrent dans la chambre d'apparat. Julian poussa Eléonore sur le tapis. Il retira sa veste, révélant sa chemise poissée de sang. Il s'assit sur le rebord du lit.

— Ne me touche plus, supplia-t-elle.

— Je suis déjà dans ta tête, Eléonore. Je suis ton miroir.

Catherine s'agenouilla devant sa fille, prenant son visage entre ses mains glaciales.

— Regarde-moi. Je suis ce que tu deviendras. Ta vieille peau se déchire, et en dessous, il y a Val-Morne.

Eléonore sentit la main de Julian sur son épaule. Elle ne recula pas. Elle sentit le frisson involontaire de son corps trahissant son dégoût. Elle accueillit l'ombre. Le château hurlait sous l'assaut des flammes, mais dans ce sanctuaire de souillure, la véritable fête commençait. Elle se laissa glisser dans les ténèbres, couronnée de cendres et de sang, acceptant enfin le baiser empoisonné de son amant sous le regard incendiaire de sa mère.

# Chapitre 7

## L'Adultère en Héritage

Le silence de Val-Morne n'était jamais vraiment silencieux. C'était un bourdonnement organique, une vibration de pierres séculaires qui semblaient digérer les secrets de ceux qu'elles abritaient. Eléonore glissa hors de la salle à manger comme on s'échappe d'un linceul. Le dîner n'était qu'une mascarade de plus, une pièce de théâtre macabre où chaque tintement d'argenterie contre la porcelaine sonnait comme le glas de sa propre innocence. Dans son dos, elle sentait encore la tension de la mâchoire de Julian, ce regard dont les pupilles dilatées lui griffaient l'échine, et celui, plus tranchant, de sa mère. Catherine. La Reine Mère dont le parfum musqué l'étouffait jusqu'à la nausée.

L'air de la galerie était vicié, chargé de l'humidité des douves et de la poussière des siècles. Les chandelles, dévorées par les courants d'air qui s'insinuaient sous les boiseries, vacillaient, projetant des ombres déformées sur les visages de cire des portraits. Elle s'avança vers la bibliothèque, cherchant son père, cette ancre illusoire dans un océan de corruption.

En s'approchant des doubles portes en chêne massif, un filet de lumière dorée s'échappa par l'entrebâillement. L'air qui s'en exhalait était saturé d'un mélange de sperme froid, de cognac et de fumée de bois. Chaque inspiration brûlait la gorge d'Eléonore comme si elle avalait du verre pilé. Elle poussa la porte, sans un bruit.

Le spectacle fut une vision de pure déliquescence. Arthur était là, contre le grand bureau de marqueterie. Sa chemise de batiste blanche, déboutonnée, révélait une peau pâle et flasque, marquée par les stigmates de l'âge. Diane était agenouillée devant lui, ou peut-être était-elle à demi allongée sur le bureau, Eléonore ne parvenait pas à

distinguer où finissait l'un et où commençait l'autre dans ce chaos de soie noire et de dentelles arrachées. Ce n'était pas de l'amour, c'était une transaction.

Arthur ouvrit les yeux. Son regard croisa celui d'Eléonore. Il n'y eut pas de sursaut de honte. Ses doigts se resserrèrent sur l'épaule de Diane, une prise brutale qui affirmait sa propriété.

— Va-t'en, Eléonore, dit-il d'une voix qui semblait sortir d'un tombeau. Et essuie tes larmes. À Val-Morne, on ne pleure pas. On dévore, ou on est dévoré.

Elle s'enfuit dans le couloir, le cœur battant à tout rompre. Au pied du grand escalier de fer forgé, Julian l'attendait. Il l'écrasa contre son torse, l'acier de ses muscles ne laissant aucune place à l'oxygène. Eléonore sentit l'érection du monstre contre son ventre, une insulte de chair qui contredisait le froid de la pièce.

— Tu as l'air d'avoir vu un fantôme, ma douce, murmura-t-il, son haleine chargée d'une promesse de ruine. Ou peut-être as-tu enfin ouvert les yeux sur la réalité des Val-Morne ? Ici, le sang est plus épais que l'eau, mais il est aussi beaucoup plus sale.

Il l'entraîna de force vers la salle à manger. Catherine y trônait, souveraine du vide. Arthur et Diane les rejoignirent bientôt, leurs masques de marbre de nouveau soudés sur leurs visages. Le silence était une chape de plomb jusqu'à ce qu'un fracas ébranle les portes du château.

Sébastien apparut au seuil de la pièce. Il n'était plus l'homme qu'Eléonore avait aimé, mais une silhouette d'ombre déchiquetée par la haine. Il s'avança vers la table, ses yeux fixés sur Julian qui, d'un geste lent, avait glissé sa main sous la nappe pour broyer la cuisse d'Eléonore.

— Le couvert est mis pour le festin des hypocrites, cracha Sébastien.

Il sortit une liasse de papiers, des preuves de détournements, de trahisons, et l'aveu d'un secret plus sombre encore : Eléonore n'était pas la fille d'Arthur, mais le résidu d'un adultère ancien avec un domestique disparu. La jeune femme chancela, mais la main de Julian, ancrée dans sa chair, l'empêcha de s'effondrer.

— Regarde-les se décomposer, Eléonore, souffla Julian contre son oreille. Ta mère a besoin d'une consolation particulière ce soir... et je serai là pour lui offrir, après m'être occupé de toi.

Sébastien laissa échapper un rire maniaque, un son sec qui n'avait plus rien d'humain. Sa jouissance était purement destructrice. D'un geste brusque, il renversa une carafe de cognac pur sur la nappe de damas, puis une seconde. L'odeur d'alcool monta, âcre, suffocante.

— La vérité ne vous libérera pas, dit Sébastien en sortant un briquet. Elle va vous consumer.

Il actionna la flamme. Ses yeux étaient dilatés par une fièvre démente. Il jeta le briquet sur la nappe imbibée. Le feu rugit instantanément, une muraille d'orange et de bleu qui lécha les plafonds voûtés. Catherine ne bougea pas, fixant les flammes avec une fascination perverse, tandis qu'Arthur s'effondrait dans son fauteuil.

Julian ne lâcha pas Eléonore. Au contraire, il la souleva, l'asseyant de force sur le bord de la table alors que l'incendie se propageait aux rideaux de velours. Il l'embrassa avec une agressivité qui goûtait le sang et la fumée.

— Regarde, Eléonore, murmura-t-il au milieu du crépitement des flammes. C'est notre lit de noces. La fin de la lignée. La fin du silence.

Sébastien recula vers la sortie, sa silhouette disparaissant derrière le rideau de fumée noire qui sentait la fin du monde. Val-Morne brûlait enfin. Eléonore ferma les yeux,

abandonnant son corps à la main du monstre et à la chaleur dévorante de l'incendie.  
Le repas de Noël était terminé. Le festin des cendres pouvait commencer.

# Chapitre 8

## Le Collier de Force

La chambre d'Éléonore était une cage de velours cramoisi et de boiseries sombres, une alcôve où l'air semblait s'être figé, saturé par le sifflement du blizzard qui griffait les hautes fenêtres à meneaux. Dehors, Val-Morne disparaissait sous un linceul blanc, impénétrable. À l'intérieur, la cheminée crépitait avec une fureur contenue, jetant des reflets de sang sur les tapis d'Aubusson.

Éléonore se tenait devant la psyché en acajou, ses doigts moites lissant la soie de sa robe vert sapin. Dans le miroir, elle vit l'ombre de Julian se détacher de la pénombre du baldaquin. Il avançait sans un bruit, prélevant chaque parcelle d'oxygène jusqu'à ce que ses poumons brûlent. Il ne marchait pas, il fondait sur elle.

Ses mains, aux doigts effilés de bourreau, vinrent se poser sur ses épaules. Le contact fut une brûlure glacée. Éléonore eut un spasme involontaire, un frisson qui remonta le long de sa colonne vertébrale tandis que son corps, traître, se cambrait sous la pression.

— Ne tremble pas, murmura Julian. Sa voix était un râle de velours. Tu ne respirez que parce que je l'autorise.

Il sortit un écrin de cuir sombre, une fente noire qui semblait absorber la lumière des bougies. Éléonore sentit son cœur cogner contre sa trachée, un bruit sourd et irrégulier. Julian ouvrit l'écrin d'un coup de pouce sec. Sur le satin reposait un rang de perles d'une blancheur laiteuse, presque obscène. Au centre, un fermoir en or gris ciselé en mains entrelacées évoquait une menotte.

— Des perles nées dans la pression et la douleur d'une chair étrangère, dit-il. Elles te ressemblent.

Il fit glisser le rang entre ses doigts. Le cliquetis des billes d'ivoire résonna comme des dents s'entrechoquant. Il écarta les boucles blondes de sa nuque. Le froid des perles contre sa gorge fit hoqueter Éléonore. Le contraste était violent : le souffle brûlant de Julian sur sa peau et ce cercle de glace qui venait l'enserrer.

Il verrouilla le fermoir. Le "clic" métallique fut définitif. Il ajusta le rang pour qu'il presse la trachée, juste assez pour qu'elle sente l'or mordre sa peau à chaque déglutition forcée.

— Regarde ce que j'ai fait de toi, ordonna-t-il.

Dans le miroir, le collier soulignait la fragilité de son cou, l'exposant comme une bête à l'étal. Les perles s'enfonçaient dans sa chair laiteuse, créant une légère boursoufflure. Julian descendit ses mains, ses pouces écrasant les perles contre son poulx. Éléonore dut lever le menton pour chercher de l'air, offrant sa gorge plus encore. Ses yeux étaient deux abîmes où la terreur se mêlait à une fascination honteuse.

— Ce soir, tu sentiras chaque perle écraser ta peau à chaque fois que tu riras. Tu te souviendras que sous cette soie, tu es à moi. Corps, âme et souffle.

Il resserra brusquement la poigne, la tirant contre son torse. Elle laissa échapper un cri étouffé, ses mains agrippant ses poignets.

— Dis-le.

— Je suis... à toi, expira-t-elle, les yeux piqués de larmes.

Il sourit, une victoire sans chaleur, et la relâcha pour se verser un cognac. Le cristal

tinta contre ses dents.

— Ta mère t'attend. Elle reconnaîtra le fermoir. C'était le sien, autrefois.

Le sang quitta le visage d'Éléonore. Le collier était un trophée de guerre dérobé à Catherine pour mieux souiller la fille. L'odeur du parfum de sa mère, ce musc capiteux, sembla saturer l'air, se mêlant à l'odeur de cèdre du feu mourant.

— Va, maintenant. Et n'oublie pas : si tu desserres le fermoir, je saurai que tu as choisi la trahison.

Elle descendit le grand escalier, une main agrippée à la rampe de fer, l'autre dissimulant le bijou qui l'étouffait. En bas, le tintement des cristaux et les rires hypocrites l'accueillirent. Catherine était là, vêtue de velours noir, un sourire de rapace aux lèvres. Ses yeux descendirent immédiatement vers le cou de sa fille. Le silence se fit, une présence solide, une bête tapie entre les boiseries. Catherine resta pétrifiée, fixant les perles, fixant le fermoir qu'elle avait senti sur sa propre peau.

— Assieds-toi, Éléonore, dit Catherine d'une voix de soie empoisonnée. Tu es si pâle. Julian serre-t-il la boucle trop fort ?

Julian s'installa avec une décontraction insultante, ses jambes s'étirant sous la table. Il ne regardait pas sa fiancée, mais Catherine, savourant l'instant où l'inceste symbolique et la trahison se rejoignaient.

— Les perles se nourrissent de la chaleur de la peau, intervint-il. N'est-ce pas, mon cœur ?

Il posa sa main sur celle d'Éléonore. Ses doigts étaient trop chauds. Il pressa son pouce là où l'artère battait comme un oiseau pris au piège. Arthur, à l'autre bout, servait un Gevrey-Chambertin dont la robe rouge sang tachait le cristal. Il n'était

qu'une statue de cire, l'esprit déjà perdu dans ses propres fuites.

— Le vin a ce goût de décomposition que j'affectionne, commenta Julian.

Le premier plat fut servi : des huîtres sur glace pilée, leur nacre luisant comme des plaies ouvertes. Éléonore sentit la main de Julian quitter la sienne pour glisser sous la nappe. Elle sursauta, mais le carcan l'empêcha de reculer. La main du prédateur entama sa lente ascension le long de son genou, soulevant la soie. Ses doigts exploraient la dentelle de son porte-jarretelles.

— Tout va bien ? demanda-t-il, sa voix basse.

Il fixait Catherine droit dans les yeux. Sa main montait vers l'interdit, vers l'intimité d'Éléonore qui se pétrifiait d'effroi. Catherine vit le changement dans le souffle de sa fille, le soulèvement saccadé de sa poitrine. Elle se pencha en avant, ses yeux lançant des éclairs de luxure et de haine.

— On sent le froid monter... n'est-ce pas, Éléonore ? murmura Catherine.

La main de Julian s'enfonça dans la chair de sa cuisse avec une autorité brutale. Éléonore ne pouvait plus parler. À l'extérieur, le vent hurlait, une plainte sauvage répondant à la tension de la pièce. Soudain, Arthur se leva, sa chaise grinçant comme un condamné.

— Je reviens, dit-il sans regarder personne.

Il sortit comme une ombre. Catherine laissa échapper un rire méprisant.

— Ton père fuit toujours les vérités qui déchirent.

— Et toi, maman ? Quel genre de vérité préfères-tu ? demanda Éléonore.

Julian arrêta son geste, ses doigts restant crispés sur la cuisse d'Éléonore. Catherine posa son verre, ses phalanges blanchissant sur le cristal.

— La vérité est que ce collier que tu portes... commença-t-elle avec un sourire cruel.

— La vérité, trancha Julian, c'est que ce soir est la célébration de l'effondrement.

Il retira sa main pour la porter à ses lèvres, humant l'odeur d'Éléonore devant Catherine. Un crachat au visage de la Reine Mère. Éléonore sentait les perles devenir chaudes, gluantes de sa propre sueur. C'est alors qu'un bruit sourd retentit au loin. Le fracas du métal contre le givre.

Dans l'ombre du parc, Sébastien s'avavançait. Julian redressa la tête, ses narines palpitant comme un loup.

— Un invité pour le dessert, murmura-t-il.

Julian se leva, boutonnant sa veste, et entraîna Éléonore vers le hall. Catherine les suivit, le visage décomposé. Dans le cadre de la porte, Sébastien se tenait, couvert de neige, le regard fixé sur les perles.

— Val-Morne, cracha-t-il. Le château des draps souillés.

Sébastien jeta des photographies au sol. L'une glissa devant Éléonore. Julian et Catherine, dans la serre, l'été dernier. La chair blanche, la trahison absolue. Éléonore sentit la bile monter. Le collier sembla se resserrer physiquement.

— Il ne s'agit pas que de sexe, Éléonore, dit Sébastien. Ton père t'a vendue pour éponger ses dettes. Ce collier est ton acte de vente.

Julian éclata d'un rire sardonique.

— La vérité est érotique, n'est-ce pas ? Tu es ma propriété, Éléonore.

Il l'attrapa par la nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux, et écrasa ses lèvres contre les siennes. Un baiser de possession, brutal, sous les yeux de Sébastien. Les sirènes de police déchirèrent enfin le silence, leurs reflets bleus et rouges dansant sur les murs.

Le fil de soie finit par céder. Dans un bruit sec, les perles roulèrent sur le marbre comme des dents arrachées. Julian ne cilla pas, même quand les hommes en uniforme franchirent le seuil. Il s'approcha d'Éléonore une dernière fois, sa main gantée caressant sa joue.

— Tu porteras l'odeur de mon péché toute ta vie, murmura-t-il. Je serai chaque main qui te touchera. Tu es à moi par la souillure.

Alors qu'on l'emmenait, Julian garda ses yeux fixés sur elle, un lien putride qui ne se brisait pas. Sébastien tenta de s'approcher, mais Éléonore le repoussa. Elle n'était pas sauvée. Elle était marquée de façon irréparable.

Elle ramassa une perle au sol, la serrant si fort que la nacre s'enfonça dans sa paume. Elle sortit dans le froid cinglant, ignorant les cris de sa mère prostrée. L'air qu'elle respirait était glacé, mais il avait un goût de cendres. Elle ne se sentait pas libre ; elle se sentait vide, une créature façonnée dans l'abîme. Elle s'enfonça dans la neige, emportant avec elle le poids invisible du licou qu'il lui avait laissé dans l'âme, une esclave de porcelaine marchant vers une nuit qui ne finirait jamais.

# Chapitre 9

## La Cène des Damnés

Le silence à Val-Morne n'était jamais vide. Il était une matière épaisse, poisseuse, un linceul de velours jeté sur les péchés de la lignée des d'Hauterive. Ce soir-là, le 24 décembre, le silence avait le goût du fer et du givre. Dehors, la tempête hurlait, griffant les vitraux de la grande salle à manger comme une bête affamée. À l'intérieur, la chaleur des cheminées monumentales ne parvenait pas à dissiper le froid. C'était une chaleur de crématorium. Sèche. Étouffante.

Éléonore était assise, droite, les mains jointes sur ses genoux. Ses articulations blanchissaient sous la peau translucide. Sa robe de soie vert émeraude l'étouffait. Elle se sentait minuscule sous le plafond voûté où les ombres des poutres s'étiraient comme des doigts de spectres. À sa droite, Julian. À sa gauche, la chaise vide qui semblait attendre un fantôme.

Julian. Il dégageait une odeur de tabac froid et de cuir tanné. Une beauté d'obsidienne et de verre pilé. Son costume sombre épousait la carrure de ses épaules avec une précision chirurgicale. Il ne parlait pas. Il observait.

En face d'eux, Catherine trônait. La Reine Mère. Sa robe pourpre était une seconde peau, une armure de chair et de soie. Ses bijoux de famille, des rubis sombres comme des caillots de sang, brillaient à son cou. Son regard de rapace ne quittait pas Julian. Entre eux, l'air vibrait. Un courant secret.

Arthur, le patriarche, était au bout de la table. Une figure de cire décatie. Ses yeux vitreux fixaient la carafe de cristal. Il était déjà enfui dans l'anesthésie de l'alcool.

— Le vin est excellent, Arthur, fit Catherine d’une voix de lin empesé. Bois. Ça t’aidera à trouver les mots.

Arthur ne répondit pas. Il vida son verre. Une goutte pourpre perla au coin de sa lèvre. Une blessure mal refermée.

Julian sourit. Un rictus qui n’atteignait jamais ses yeux gris. Sous la nappe de lin lourd, sa main glissa. Éléonore sentit ses doigts longs se poser sur sa cuisse. Elle frissonna. Julian ne la regardait pas. Ses yeux étaient fixés sur Catherine.

Catherine décroisa les jambes. Lentement. Le froissement de la soie entre ses cuisses fut le seul son. Elle savait où se trouvait la main de son amant. Chaque caresse prodiguée à sa fille sous la table était une insulte délicieuse. Une souillure partagée.

— Le recueillement, Julian ? reprit Catherine en humectant ses lèvres. Éléonore, tu as l’air d’une sainte sur le point de s’évanouir. Est-ce qu’il t’épuise à ce point ?

Éléonore sursauta. La cruauté de sa mère était toujours emballée dans un papier cadeau de sollicitude feinte. Sous la table, la main de Julian se referma. Ses ongles s'enfoncèrent dans le tissu fin de la robe. La douleur fit tressaillir la jeune femme. Elle accepta la morsure.

— Ta mère a raison, Éléonore, murmura Julian. Tu es trop fragile.

Il se tourna vers Catherine. Ses yeux brillèrent d’une lueur maléfique.

— Le noir est la couleur la plus riche, répondit-elle, la voix rauque. Elle cache les morsures. Les trahisons.

Les domestiques approchèrent. Le turbot reposait sur un lit de crème safranée. Un jaune violent. L’odeur était riche. Écœurante. Éléonore sentit le cœur lui monter aux

lèvres. Elle était un insecte épinglé sur un tableau de velours. Elle vit, ou crut voir, le genou de Julian presser celui de Catherine.

— Val-Morne ne te semble pas trop étouffant, Julian ? demanda Catherine en découpant son poisson avec une précision de bourreau.

— J’aime l’oppression, répondit-il. Elle force les gens à révéler leur nature.

Il jeta un coup d’œil à Éléonore. Ses yeux étaient embués.

— Ta fille est une énigme. Si pure qu’elle en devient transparente. J’ai peur qu’elle ne disparaisse.

— Nous ne partons pas, trancha Catherine. Nous pourrissions sur place.

Arthur eut un rire sardonique.

— Nous sommes des cadavres dans un cercueil doré. Et toi, Julian, tu es le ver qui vient se nourrir.

Julian parut flatté. Il leva son verre. Chaque bruit — le cliquetis de l’argenterie, le craquement du bois — semblait amplifié. Julian se pencha vers Éléonore. Son souffle chaud effleura son oreille.

— Tu es si belle quand tu as peur. Une biche qui sent le fusil.

Sa main remonta plus haut. Une audace qui coupa le souffle à la jeune femme. Éléonore se figea. Catherine les regardait. Ses narines frémirent. Un éclair de pure luxure traversa ses yeux sombres. Elle jouissait de voir sa fille ainsi manipulée par l’homme qui, quelques heures plus tôt, la prenait brutalement contre les boiseries de la bibliothèque.

Soudain, un choc. Contre les grandes portes de chêne. Pas le vent. Quelque chose d'humain.

Catherine fronça les sourcils. Son masque se lézarda.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Personne ne peut entrer, grogna Arthur. Ni sortir.

Le bruit se répéta. Un martèlement rythmé. Un cœur qui bat à l'extérieur des murs. Les portes s'ouvrirent avec un fracas de tonnerre. Un souffle de froid polaire éteignit la moitié des bougies. Dans l'encadrement, une silhouette. Sébastien. Couvert de givre. Un spectre dont les yeux brûlaient d'une fièvre noire.

— Sébastien... souffla Éléonore.

Julian referma sa poigne sur l'avant-bras de la jeune femme. Des doigts de fer.

— Le fils prodigue, persifla Catherine. Sa voix était un couperet. On t'avait jeté avec les ordures.

— Je suis venu voir le cadavre de cette famille avant qu'il ne finisse de pourrir, cracha Sébastien.

Arthur ne leva pas les yeux. Il but une longue gorgée de bordeaux. Pour lui, Sébastien n'était qu'un fantôme de plus.

— Sébastien, pars... supplia Éléonore.

— Prends une chaise, mon ami, intervint Julian. Sa voix était une caresse de rasoir.

Le gibier est servi. C'est du chevreuil. Abattu alors qu'il croyait avoir échappé à la meute.

Julian posa sa main sur la cuisse d'Éléonore. La dentelle des bas cria sous ses doigts. Sébastien s'avança. Chaque pas laissait une trace de boue glacée sur les tapis d'Orient. L'odeur musquée de Catherine luttait contre le froid humide de l'intrus.

— Tu sens ça, Éléonore ? demanda Sébastien. Ce parfum de fleurs fanées et de sexe rance ? C'est ta mère. Elle partage ton lit par procuration.

Le silence cogna. Un vide hurlant. Catherine eut un rire cristallin.

— Tu n'as aucune subtilité, Sébastien.

— Le jeu ? rugit-il. Faire de ta fille une marionnette pendant que tu te fais sauter par son fiancé ?

Éléonore regarda Julian. Il ne niait rien. Il arborait ce sourire en coin. Ses doigts remontèrent brusquement. Une intrusion violente. Catherine se leva. Elle contourna la table et posa ses mains sur les épaules de Julian. Ses ongles noirs s'enfoncèrent dans le velours.

— Sortons les plats, dit-elle, la voix rauque. Sébastien, regarde-nous. Vois ce qu'est une famille qui s'assume dans sa souillure.

On servit le chevreuil. La viande était rouge. Saignante. Elle baignait dans une sauce aux baies noires qui ressemblait à des caillots. Julian coupa un morceau. Il le porta à la bouche d'Éléonore.

— Mange. Tu as besoin de forces.

Éléonore ouvrit la bouche. Automate. La chair était molle. Écœurante.

— Tu n'as rien vu, Éléonore, dit Sébastien. Demande-leur pourquoi ils m'ont fait jeter en cellule pour un crime que Julian avait commis.

Julian s'arrêta de mâcher. Une micro-expression de rage. Sébastien jeta une liasse de papiers sur la table. Ils glissèrent dans la sauce. S'imprégnèrent de gras et de sang.

— Les aveux de l'expert, Arthur. Julian avait des dettes. Catherine voulait se débarrasser de toi.

Éléonore regarda les noms. Les chiffres. L'encre se brouillait sous la graisse du chevreuil. Tout son monde n'était qu'une fosse commune. Julian rit. Un rire sec.

— Je t'avais dit qu'on aurait dû le finir, Catherine.

Ils se disputaient comme si les preuves n'étaient qu'un détail agaçant. Éléonore se leva. Sa chaise bascula. Fracas.

— C'est donc ça... murmura-t-elle.

— Tu n'as jamais été qu'une monnaie d'échange, Éléonore, trancha Catherine. Un carcan pour garder Julian. Tu es fade. Faible.

Éléonore chercha une lueur chez Julian. Il ne lui offrit que son profil de médaille. Froid. Parfait.

— Ne le prends pas personnellement, chérie. Tu as été une distraction. Mais le plat principal, c'est ta mère. Elle a un goût pour l'abîme que tu n'auras jamais.

Sébastien lui prit la main. Arthur se leva. Il sortit un petit pistolet de poche. Un objet

d'orfèvrerie mortel. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Personne ne sortira de ce parc ce soir.

— Tire, Arthur ! provoqua Sébastien.

Julian caressait le bord de son verre. Il savourait le chaos. Éléonore sentit une force nouvelle. Une dissociation froide. Ses doigts se refermèrent sur le manche d'un couteau à viande. Une lame lourde.

— Le dîner n'est pas fini, maman, murmura-t-elle. On n'a pas encore servi le dessert.

Catherine recula. La peur lézardait son fard de porcelaine. Sébastien jeta les photographies sur la nappe. Des images sales. Julian et Catherine. Dans la bibliothèque. Dans la serre. La chair de la mère offerte à l'amant de la fille.

Éléonore fixa un cliché où Julian embrassait le cou de Catherine. La souillure ramponnait sur sa propre peau. Elle n'était qu'un alibi. Un accessoire.

— Nous sommes tous des monstres, railla Julian en se levant. Je n'ai fait qu'apporter de la beauté à cette laideur.

Éléonore fit un pas vers lui. La lame pointée. Sa main ne tremblait plus.

— Tu m'as dit que j'étais ton sanctuaire.

— Un sanctuaire est un endroit où l'on se lave de ses péchés, répondit Julian. J'avais besoin de ta pureté pour supporter la souillure de ta mère. Passer de ton lit au sien... sentir ton parfum pendant qu'elle me griffe le dos. C'était l'équilibre.

Le silence fut une détonation. Arthur arma le chien.

— Écarte-toi, Éléonore. Je vais purger ce château.

— Tire, Arthur ! hurla Catherine. Si Julian meurt, je le suis !

Les lumières vacillèrent. Le vent brisa un loquet. La neige s'engouffra. Un tourbillon blanc éteignit les chandelles. Dans la pénombre, Arthur fit feu. L'éclair illumina la pièce. La balle pulvérisa un cadre doré.

Julian bondit. Il saisit le bras d'Éléonore. Il retourna la lame contre elle. Pas pour frapper. Pour l'entraîner dans une danse.

— Regarde, Arthur ! cria Julian. Regarde ce que tu vas tuer !

Catherine se jeta sur Arthur. Ongles contre chair. Ils s'écroulèrent dans un froissement de soie. Éléonore sentait le souffle de Julian.

— Tu sens ça ? C'est notre héritage.

Elle se débattit. Rage sourde. Elle libéra son bras et enfonça le couteau dans le bois de la table, au travers d'une photo.

— Assez !

Le cri couvrit le blizzard. Éléonore regarda ses parents. Pathétiques. Elle regarda Sébastien. Décombres.

— Val-Morne est à moi, dit-elle. Sa voix était une lame de glace. Sortez. Tous. Sauf Julian.

— Éléonore... commença Catherine.

— Sors, Maman. Va te terrer avec ton parfum rance. Sébastien, tu as eu tes ruines. Partez.

Ils reculèrent dans l'obscurité. Des spectres chassés par une divinité vengeresse. Quand ils furent seuls, Éléonore se tourna vers Julian. Il lissait sa veste. Éléance intacte.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Reine de Ruine ?

Elle s'approcha. Posa sa main sur sa joue, là où une coupure saignait. Elle récolta une goutte de sang. La porta à ses lèvres. Fer. Sucre. Mort.

— Je veux que tu me montres l'abîme, Julian. Mais c'est moi qui tiendrai la laisse.

Elle verrouilla la fenêtre. Il la poussa contre la table. L'argenterie s'écrasa. La nappe se froissa sous eux. Une profanation délibérée. Julian envahit son espace. Odeur de vin et de prédateur.

— Le pouvoir est une souillure, murmura-t-il. Tu as enfin cessé de pleurer pour commencer à mordre.

Il déchira ses bas de soie. Un cri de tissu. Brutalité nécessaire. Éléonore griffa ses épaules. Elle voulait des cicatrices. Julian n'appartenait plus qu'à elle, dans cette géhenne de velours.

— Regarde-moi, ordonna-t-il. Regarde ce que tu deviens.

Elle ouvrit les yeux. Dans ses prunelles sombres, elle vit le reflet de sa propre déchéance. Elle s'en délecta. Sa main se referma sur sa gorge. Caresse létale.

— On ne dresse pas un monstre, Éléonore. On se laisse dévorer.

— Alors dévore-moi.

L'étreinte fut un choc frontal. Aucune tendresse. Seulement la nécessité de se détruire. Le sang de Julian macula le corsage d'Éléonore. Une fleur de nuit. Elle se moquait de tout. De Sébastien dans la neige. De son père brisé. Elle était la chair. Elle était l'obscurité même de Val-Morne.

Julian avait créé un monstre. Il l'avait brisée pour trouver son propre vide.

Lorsqu'ils s'écartèrent, haletants, la pièce était noire. Seule la lueur bleutée de la neige perçait. Julian réajusta ses vêtements. Ses mains tremblaient. Infime faille. Éléonore resta allongée sur la table. Cheveux étalés en auréole sombre.

— La famille est morte, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Julian sans se retourner. C'est le commencement. Nous apprendrons au monde ce que signifie le silence.

Il lui tendit une main. Geste noble dans la souillure. Éléonore la prit. Elle laissa sa robe déchirée glisser. Elle acceptait chaque bleu comme une décoration de guerre. Ils quittèrent la salle. Les restes du dîner pourrissaient déjà.

Dans le couloir, l'odeur du musc de Catherine n'était plus qu'une odeur de mort. Ils montèrent l'escalier. Leurs ombres se fondirent. Julian s'arrêta devant sa chambre.

— Dors, ma Reine. Demain, il faudra régner sur le vide.

Il s'enfonça dans le noir. Éléonore entra dans sa chambre. Elle s'assit près de la fenêtre. Elle caressa la marque sur sa gorge. Le silence de Val-Morne était désormais

total. Un tombeau refermé. Sous la neige éternelle, elle sourit. Elle n'était plus la proie. Elle était le château. Elle était l'abîme.

# Chapitre 10

## Taches de Vin, Taches de Souillure

L'air du grand salon de Val-Morne n'était plus de l'oxygène ; c'était un poison stagnant, saturé par l'arôme entêtant du cèdre brûlé et du musc de Catherine qui flottait comme un linceul invisible sur la table. Les flammes des chandelles, longues et effilées comme des stylets d'argent, vacillaient sous les courants d'air coulant des voûtes séculaires, projetant des ombres difformes sur les visages. Eléonore sentait le froid du couvert en argent contre la paume de sa main, une morsure métallique qui lui rappelait qu'elle était encore en vie, bien que ses ongles s'enfoncent dans ses chairs jusqu'à percer le derme, cherchant une douleur assez vive pour couvrir le spectacle de sa propre défloration symbolique.

À sa droite, Julian. Sa présence était un brasier froid. Il ne mangeait pas. Il observait Catherine, installée en bout de table, majestueuse dans sa robe de soie noire qui semblait boire la lumière. D'un geste d'une lenteur onirique, le poignet de la matriarche pivota. Le cristal bascula. Le Pomerol s'échappa en une courbe gracieuse, une giclée de velours liquide qui vint s'écraser sur le plastron immaculé de Julian. Le blanc de la soie fut instantanément souillé. La tache s'étendit avec une voracité organique, une fleur de corruption s'épanouissant juste au-dessus du cœur.

— Oh... comme je suis maladroite, murmura Catherine.

Sa voix n'était qu'un froissement de soie dans une chambre de torture. Elle contourna la table, le frottement de sa robe contre le chêne produisant un son de serpent glissant sur des feuilles mortes. Catherine s'agenouilla presque, se courbant de telle manière que son visage se retrouva à quelques centimètres de celui de Julian. Elle plaqua sa serviette de lin blanc contre son torse. Le poignet de Catherine décrivit une courbe

obscène, le tissu devenant un linceul pour l'érection latente de l'homme. Elle ne frottait pas la tache ; elle la pétrissait, cherchant la chaleur de la chair sous la fibre imbibée. Le bruit du lin mouillé contre le pantalon tendu était le seul battement de cœur de la pièce.

Eléonore sentit un goût de cuivre envahir sa bouche. Ses muscles utérins se contractèrent sous l'effet d'une horreur qui se mêlait, malgré elle, à une excitation refoulée et toxique.

— Ça a pénétré profondément, n'est-ce pas ? murmura Catherine, ses yeux ancrés dans ceux de Julian. Le grain de la soie est si fin... il boit tout. Il ne rend rien.

Julian laissa échapper un soupir rauque, un son qui déchira le silence comme un scalpel. Catherine releva soudain la tête vers sa fille. Son visage était transfiguré par une satisfaction maléfique. Elle approcha la serviette de son propre visage, humant le mélange d'alcool et d'effluves corporels qui s'en dégageait. Elle buvait Julian par les pores de son linge.

— Regarde, ma chérie, dit-elle en désignant la serviette désormais maculée d'un rose sale. On ne peut jamais vraiment effacer une tache de vin rouge. C'est comme le péché. Il s'incruste.

Le silence qui suivit fut brisé par le fracas d'une vitre. Un courant d'air glacial s'engouffra dans le vestibule, éteignant la moitié des chandelles. Des pas lourds, chargés de boue grasse et de neige fondue, martelèrent le marbre. Sébastien apparut dans l'encadrement de la porte. Il n'était plus l'homme qu'Eléonore avait connu ; il était une ombre massive, sculptée par l'amertume. Ses cheveux étaient trempés, son manteau exhalait une odeur de terre et de fumée qui jurait violemment avec le parfum musqué de la pièce.

— Le festin est fini, Catherine, gronda-t-il. J'ai suivi l'odeur de la pourriture jusqu'ici.

Il jeta un dossier de cuir noir sur la table, au milieu de la porcelaine fine. Le choc fit tinter les cristaux.

— C'est l'acte de décès de ton honneur, Arthur, lança-t-il au patriarche figé. Les preuves des détournements, les contrats truqués de Julian. Tout est là.

Catherine se redressa avec une lenteur de reptile, saisit le dossier et le projeta dans l'âtre de la cheminée. Les flammes dévorèrent les pages. Elle se tourna vers Sébastien, ses mains se posant sur son torse dans une menace érotique.

— Tu as perdu, Sébastien. Tu n'es qu'une tache de plus sur ce blason.

— Les copies brûlent bien, Catherine, répondit-il avec un sourire de damné. Mais les originaux sont déjà entre les mains de la gendarmerie. Ils viendront à l'aube.

Julian, dont la main serrait toujours la cuisse d'Eléonore comme un étau, resserra sa prise, ses ongles griffant la chair.

— Elle ne va nulle part, trancha-t-il. Elle fait partie de la souillure.

Eléonore ne répondit pas. Une colère froide, métallique, s'empara de ses nerfs. Elle saisit un couteau de service en argent et l'enfonça sans hésiter dans le dos de la main de Julian. Un cri de douleur pure déchira l'air. Le sang vermillon jaillit, se mélangeant à la tache de Pomerol, créant une nouvelle souillure, plus sombre, plus réelle.

Elle se leva, ses jambes flageolantes manquant de la trahir, et s'enfuit vers le vestibule. Elle franchit le seuil, sortant dans la nuit glacée. La neige tombait, épaisse, silencieuse. Sébastien la rejoignit et posa son manteau sur ses épaules. Elle ne sentait plus le contact de la soie sur sa peau, ni le froid mordant. Elle était devenue une statue de sel, s'effritant à chaque respiration.

Dans la voiture de Sébastien, l'air était saturé d'odeur de vieux cuir et de tabac froid. Eléonore regardait ses mains dans l'obscurité.

— J'ai l'impression d'être morte dans cette salle à manger, murmura-t-elle.

— Alors on va enterrer la carcasse et voir ce qui pousse en dessous, répondit Sébastien en démarrant.

Derrière eux, Val-Morne s'enfonçait dans le blanc, une île de péché perdue dans un océan de neige. Eléonore se revit, une dernière fois, voyant la main de Catherine disparaître dans les plis du tissu de Julian. Elle comprit que l'on ne sort jamais totalement indemne d'un festin avec le diable. Le dessert avait été servi, et le goût en resterait amer comme la cendre, gravé dans ses fibres comme une tache de vin que nulle neige ne pourrait jamais blanchir.

# Chapitre 11

## Le Revenant de Minuit

L'argenterie de la maison Val-Morne ne se contentait pas de briller ; elle dévorait la lumière des chandelles pour la recracher en reflets d'un froid chirurgical. Autour de la table monumentale en chêne sombre, l'air était une mélasse saturée : l'odeur de la venaison rôtie se mêlait à la fragrance musquée, presque animale, de Catherine, et au parfum de cèdre qui émanait des boiseries séculaires. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, une main invisible pressée contre la gorge d'Éléonore.

Sous la nappe de damas blanc, une étoffe dont la pureté insultait la charogne morale de cette pièce, Julian jouait son rôle de marionnettiste avec une virtuosité obscène. Sa main droite était posée sur la cuisse d'Éléonore, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre à travers la soie de sa robe, une étreinte oscillant entre la possession et la strangulation. Mais ses yeux, deux abîmes de saphir brûlé, restaient ancrés dans ceux de Catherine. À l'autre bout de la table, la matriarche portait son verre de cristal à ses lèvres. Le Pomerol tachait ses dents, trace de boucherie sur un visage de porcelaine. Elle ne regardait pas sa fille. Elle fixait l'homme qui, la veille encore, l'avait clouée contre les murs froids de la cave, le corps en sueur et l'âme en lambeaux.

Arthur, le patriarche, n'était qu'une ombre vide. Il avait prétexté une recherche urgente dans la bibliothèque, mais chacun savait : il était allé humer le sillage d'une autre femme, fuyant le mausolée qu'était devenu son propre mariage.

« Tu ne manges rien, mon cœur ? » murmura Julian à l'oreille d'Éléonore. Sa voix était un rasoir enveloppé de velours.

Éléonore frissonna. Elle était une biche figée sous les phares ; Julian était le moteur qui grondait avant l'impact. Elle ignorait que l'homme qu'elle aimait était la souillure même rongant les fondations de sa famille. Elle se contenta de hocher la tête, incapable de déglutir la moindre bouchée de ce repas qui lui semblait fait de cendre.

C'est à cet instant précis que le château de Val-Morne sembla gémir.

Un choc sourd fit vibrer les cristaux. Ce n'était pas le poids de la neige s'accumulant contre les grilles, c'était une agression. Un deuxième coup retentit, plus violent. Le fracas d'une porte de chêne forcée, le hurlement du métal qui cède, déchira l'atmosphère ouatée du salon. Un courant d'air glacial s'engouffra dans la salle à manger, éteignant d'un souffle plusieurs bougies. L'odeur de l'hiver — terre gelée, acier et rage — balaya le parfum musqué de Catherine.

Puis, il apparut.

Sébastien n'était plus l'homme banni autrefois. Celui qui se tenait dans l'encadrement de la porte était un spectre de fureur. La neige fondait en gouttes sombres sur le tapis persan, créant des taches semblables à des hématomes. Son visage était marqué par le froid, ses yeux étaient deux braises allumées dans l'enfer du passé. Julian retira lentement sa main de la cuisse d'Éléonore, un rictus de loup écorché étirant ses lèvres. Il ne craignait pas l'intrus ; il savourait le chaos.

« Sébastien, » articula Catherine, le nom sortant de sa bouche comme une insulte. « Sortez immédiatement. »

Sébastien fit un pas en avant, laissant une trace de boue sur le parquet ciré. « La police, Catherine ? Tu penses vraiment que des uniformes peuvent m'effrayer après ce que vous m'avez fait ? Vous avez essayé de m'enterrer, mais la terre de Val-Morne est trop meuble pour cacher vos péchés. »

Il tourna son regard vers Éléonore. Une pitié amère traversa ses traits. « Ne me regarde pas ainsi, Éléonore. Tu vis dans un bordel de luxe. Tu partages ton lit avec un serpent et ta table avec une prédatrice qui te dévorerait le foie pour garder sa jeunesse. »

« Ça suffit, » intervint Julian d'une voix traînante. Il se leva avec une grâce léthale, une expression de faim anatomique sur le visage. « Tu es devenu ennuyeux, mon ami. »

« Mon ami ? » Sébastien s'approcha, renversant une carafe d'eau d'un geste brusque. L'eau se répandit sur la nappe comme une flaque de larmes. « Je ne suis pas l'ami d'un homme qui couche avec la mère pour mieux posséder la fille. Je ne suis pas l'ami d'un parasite. »

La vérité, lancée comme une grenade au milieu des cristaux, fit chanceler l'assurance de Catherine. Éléonore sentit un goût de bile et de fer monter dans sa bouche. Sébastien jeta une liasse de papiers jaunis sur la porcelaine fine. « Tu voulais que je disparaisse ? Que le secret de la mort de mon frère reste enfoui dans les fondations ? »

Arthur apparut à l'entrée de la bibliothèque, une bouteille de whisky à la main. Ses yeux fatigués se posèrent sur Sébastien, et une lueur de reconnaissance terrifiée y passa. « Pourquoi es-tu revenu ? »

« Pour la démolition, Arthur. Ce château ne tient debout que par l'inertie du silence. »

Julian contourna la table, s'arrêtant à quelques centimètres de Sébastien. Il posa une main sur son épaule, ses doigts se resserrant sur la clavicule avec une force destinée à broyer l'os. Le craquement fut presque audible. « La vérité est une chose plastique, Sébastien. On peut l'étirer, l'étouffer. Toi, tu n'es qu'une note discordante qu'on efface. »

Sébastien saisit le poignet de Julian, le goût du sang déjà présent dans l'air. « Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu ne sens pas la fin. La neige bloque les routes. Personne n'entrera, personne ne sortira. Cette nuit, nous sommes seuls avec nos péchés. Et ce château sentira la charogne avant l'aube. »

Éléonore se leva brusquement, renversant sa chaise. « Sébastien, s'il te plaît... quel secret ? »

Sébastien eut un sourire carnassier. « Demande à ta mère ce qui s'est passé dans la serre il y a dix ans. Demande à ton cher Julian pourquoi il possède la même chevalière que celle que ton père a "perdue" cette nuit-là. »

Catherine poussa un cri de rage pure et se jeta sur la table pour saisir les papiers. Sébastien plaqua sa main rugueuse sur les documents, immobilisant celle de la matriarche. « Ne touche pas à ça. C'est la seule chose propre ici. »

Julian bondit alors. L'attaque fut viscérale, une collision entre la soie et la terre. Il chercha à égorger Sébastien avec un couteau à viande. Le métal déchira le cuir du manteau de Sébastien, qui répliqua d'un coup de poing lourd. Le bruit des os qui s'écrasent résonna contre les boiseries. Julian recula, léchant le sang qui perlait à sa commissure.

Le combat devint sale. Ils s'écrasèrent contre le buffet, les verres de cristal volant en éclats, des diamants de verre s'incrétant dans la peau de Julian. Sébastien saisit Julian par les cheveux et projeta sa tête contre le bord de la cheminée en marbre. Un choc sourd. Julian glissa au sol, le front ouvert. Catherine hurla, se jetant sur Sébastien pour le griffer de ses ongles laqués, ses bijoux s'accrochant à la laine brute de son agresseur. Il la repoussa sans ménagement, et elle tomba sur le corps de son amant, essayant de couvrir sa plaie de ses mains chargées de bagues.

Arthur ne bougea pas. Il regarda son verre exploser au sol, une flaque d'alcool se mêlant au vin et au sang. « C'est fini, » murmura-t-il.

Sébastien, haletant, le bras gauche pendant, se tourna vers Éléonore. « Regarde-les ! Voilà tes créateurs ! Regarde l'homme que tu allais épouser ! Ta vérité est une infection ! »

Éléonore descendit les marches une à une. Sa robe blanche, souillée par les éclats de vin projetés lors de la lutte, n'était plus qu'un linceul. Elle traversa le champ de ruines, ignorant les gémissements de sa mère sur le corps de Julian. Elle s'arrêta devant Sébastien. Elle effleura la plaie à son épaule, ses doigts se teintant de rouge.

« Tu es venu pour tout brûler, Sébastien, » dit-elle d'une voix d'une froideur absolue. « Mais dans un incendie, les victimes et les bourreaux finissent par avoir la même couleur de cendres. »

Elle ne le suivit pas vers la porte ouverte sur le blizzard. Elle le regarda s'enfoncer dans la nuit blanche, l'homme qu'elle avait aimé redevenant une ombre parmi les ombres. Elle se tourna vers la salle. Julian reprenait connaissance, ses yeux rencontrant les siens.

« On est seuls maintenant, ma douce, » murmura Julian en se relevant avec peine, ses mains liées par le ruban noir des lettres compromettantes. « On va s'entre-dévorer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'os. Bienvenue chez toi. »

Éléonore ne répondit pas. Elle s'approcha de la cheminée où les dernières bûches craquaient. Elle ramassa le tisonnier en fer forgé. Elle n'était plus la proie. Elle n'était plus fragile. Elle était le produit fini d'une éducation de haine. Elle s'installa dans le fauteuil de sa mère, les mains serrées sur le métal froid.

« Personne n'est seul ici, Julian, » répondit-elle d'une voix dénuée d'humanité. « Les

ombres nous regardent. Et je vais apprendre à les nourrir. »

Catherine éclata d'un rire hystérique qui monta vers les voûtes. Dehors, la neige continuait d'ensevelir le château, effaçant les traces de Sébastien. Val-Morne était un monde clos, un enfer de velours et de pierre. Éléonore ne sortait pas du château ; elle en devenait la nouvelle gardienne maudite. Le silence reprit ses droits, porteur d'une promesse de destruction totale qui ne faisait que commencer.

# Chapitre 12

## L'Autopsie du Désir

L'asphyxie qui s'abattit sur la salle à manger du Château de Val-Morne ne fut pas une absence de bruit, mais une présence solide, une chape de plomb liquide coulant dans les poumons des convives. Sébastien se tenait debout, une silhouette d'ébène découpée contre l'éclat spectral de la neige, ses vêtements exhalant une odeur de terre froide. Sur la nappe en damas, les photographies gisaient comme des entrailles à vif. Le grain du papier révélait la sueur poisseuse au creux des reins de Catherine, là où les doigts de Julian avaient laissé des ecchymoses blanchâtres, une flétrissure saisie dans une lubricité brute.

Éléonore fixa le cliché où les lèvres de Julian étaient scellées sur le sein de sa mère dans une succion affamée, presque haineuse. L'air sentait le sapin, le chapon aux truffes et un chancre moral insupportable. Un reflux acide brûla son œsophage. Elle leva les yeux vers Julian, cherchant une once de honte.

Mais le masque s'écailla. Ses traits se durcirent, révélant la bête. Ses doigts se refermèrent sur le genou d'Éléonore, ses ongles s'enfonçant à travers la soie de la robe, marquant sa chair comme on marque un bétail.

— Cette surdité te va si bien, Éléonore, murmura-t-il d'une voix qui n'avait plus rien de l'humain. C'est la seule chose chez toi qui n'est pas d'une fadeur désespérante.

Catherine, à l'autre bout de la table, restait une statue de marbre veinée de vices. Ses yeux, d'un bleu délavé par les années de narcissisme, fixaient Sébastien avec une haine pure.

— Tu es venu pour quoi ? cracha-t-elle. Tu penses que ces images changent l'ordre du monde ?

Sébastien laissa échapper un rire sec.

— Ton monde est un charnier de désirs incestueux. Je suis venu pour l'autopsie. Regarde ta fille crever.

Julian se leva, la chaise raclant le parquet avec un cri de métal torturé. Il contourna la table, s'arrêta derrière Éléonore et posa ses mains sur ses épaules. Elle tressaillit. Ses paumes étaient un enfer. Elle brûlait.

— Regarde-la, Éléonore, susurra-t-il, son souffle musqué provoquant un frisson de dégoût. Ta mère est magnifique. Elle a ce feu que tu n'auras jamais. Tu n'étais qu'un pont pour atteindre le vrai fruit défendu. On ne t'aime pas, ma petite chose. On te consomme.

Arthur, le patriarche, restait spectral. Il ne regarda même pas les preuves. Son vide sonore était celui de la capitulation.

Éléonore finit par trouver sa voix, un son brisé.

— Vous me dégoûtez... Maman... comment as-tu pu ?

— Julian est un prédateur, l'interrompit Catherine avec un mépris souverain. Une proie comme toi ne peut pas espérer garder un loup dans une cage en sucre. Il appartient à celle qui sait hurler avec lui.

Sébastien s'avança dans la zone de lumière.

— C'est fini. Arthur, j'ai envoyé ces photos à tes avocats. La clause de moralité, Julian ? Tu sors d'ici à poil. Et toi, Catherine, ton opprobre sera totale.

Un vide plus lourd encore suivit. Julian se figea. L'argent était son seul dieu. Il lâcha

les épaules d'Éléonore, elle n'avait plus aucune valeur utilitaire. Il regarda Sébastien avec un sourire carnassier.

— Tu penses m'avoir détruit ? Je préfère régner en enfer. La chair de la mère, les larmes de la fille... c'est une moisson honnête.

Éléonore se leva. Elle ramassa la photo de l'étreinte sacrilège et la porta à la flamme d'une bougie. Le papier se recroquevilla, l'image de la fange se transformant en cendres. Elle ramassa un couteau à viande. La lame était fine. Elle la fit glisser sur sa paume. Une goutte de sang perla, d'un rouge presque noir. Elle porta sa main à ses lèvres. Le goût métallique était une promesse. On ne survit pas en restant une victime. On survit en devenant le monstre.

— Partez, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle glacé.

Julian éclata de rire. Catherine s'avança pour une gifle, mais Arthur s'était levé.

— Sortez. Maintenant. Val-Morne ne contient plus rien qui vous appartienne.

Le vent hurla au-dehors. La neige emprisonnait le château. Julian ajusta sa veste et sortit, suivi de Catherine. Sébastien resta un instant, mais Éléonore recula.

— Tu n'as pas tué les monstres, Sébastien. Tu as juste brûlé la forêt pour me forcer à les voir.

Elle monta vers la tour la plus haute. Elle savait que Julian n'était pas loin. Elle le sentait sous sa peau. Dans la chambre haute, elle approcha le chandelier des rideaux de soie. La flamme lécha le tissu. Le feu monta. La tour n'était qu'un cri. Le plancher craqua. Éléonore ne recula pas. Elle était le brasier.

Julian entra dans la pièce alors que les flammes dévoraient déjà les boiseries ancestrales. Il ne chercha pas à l'arrêter. Il l'observait avec une fascination religieuse. Le monde s'écroulait, et ils étaient les seuls architectes de ce désastre.

Le plafond s'effondra dans un fracas de tonnerre. Julian s'assit dans un fauteuil de velours, entouré par le chaos chauffé à blanc. Il sortit une cigarette d'un étui en argent. Un geste lent. Une élégance de démon. Il l'alluma à la fureur du monde qui brûlait, aspirant la première bouffée de tabac alors que les flammes de sa propre ruine commençaient à lécher ses pieds.

Le Val-Morne n'était plus qu'un squelette de pierre, et au milieu du brasier, Julian fumait, le regard fixé sur Éléonore, la Reine des Cendres. L'autopsie était terminée. Il ne restait plus que l'os, blanc et pur, brillant sous la lune de décembre. Elle était l'incendie. Elle était la fange. Elle était enfin libre.

# Chapitre 13

## Le Champ de Ruines

Le silence n'était pas une absence de bruit ; c'était un linceul de plomb, une chape de givre qui s'abattait sur la salle à manger de Val-Morne, étouffant jusqu'aux battements de cœur des convives. Les flammes des chandelles, longues et effilées comme des stylets, vacillaient dans le courant d'air glacial apporté par l'intrus. Sébastien se tenait là, sur le seuil de cette crypte de luxe, une ombre dévorant la lumière du vestibule, une tache d'encre sur la soie de leur confort.

Eléonore sentit le sang se retirer de ses membres, la laissant exsangue, une poupée de porcelaine prête à se briser. À sa gauche, la main de Julian — cette main qui, quelques secondes plus tôt, parcourait sa cuisse avec une possessivité obscène sous la nappe de damas — se figea. Le prédateur avait senti un autre loup entrer dans la bergerie.

— Sébastien..., murmura Eléonore, le nom s'échappant de ses lèvres comme un dernier soupir.

Catherine, à l'autre bout de la table, redressa son buste de reine déchue. Son collier de perles semblait vouloir l'étrangler. L'air devint épais, saturé de l'odeur musquée de son parfum qui, mêlée à l'effluve du cèdre et au gras du chapon refroidissant, prenait la tournure rance de la peur qui transpire à travers la soie. Arthur, le patriarche, se leva, sa chaise crissant sur le bois avec un bruit de vieux os que l'on brise.

— Sortez d'ici, Sébastien, cracha-t-il, la voix chevrotante.

Sébastien fit un pas en avant, ses bottes maculant le tapis d'Orient d'une boue

noirâtre.

— Je ne suis pas venu pour le dessert, Arthur. Je suis venu pour l'autopsie.

Il jeta sur la table un pli de cuir usé qui glissa entre les cristaux de Baccarat. Julian, dont le visage n'était plus qu'un masque de marbre vénéneux, se détendit avec une grâce féline. Il lâcha enfin la jambe d'Eléonore pour saisir son verre. Il but une gorgée lente, ses yeux sombres fixés sur l'intrus.

— Le revenant a du panache, ironisa Julian, sa voix suave agissant comme un poison lent.

— La loyauté a le goût de la cendre ici, Julian, rétorqua Sébastien. Ou devrais-je dire, le goût de Catherine ?

Le silence revint, plus tranchant encore. Eléonore vit le tressaillement de la mâchoire de sa mère.

— Arthur, fais-le partir ! hurla Catherine, sa voix frôlant l'hystérie.

Arthur s'approcha de Sébastien, tentant de retrouver son autorité de maître de maison. Mais les doigts de Sébastien s'enfoncèrent brusquement dans la gorge d'Arthur, cherchant la carotide, avant de le plaquer au sol avec la brutalité d'un équarrisseur. Le patriarche heurta le buffet d'argenterie dans un vacarme de cristal agonisant.

— Tu veux parler de la loi, Arthur ? Toi qui te caches pour appeler Marie-Laure alors que ta femme se vautre dans les draps de ton futur gendre ?

Le visage d'Arthur devint blanc de craie. Julian, lui, se contenta de sourire. Il posa sa main sur le bras d'Eléonore pour s'assurer qu'elle ne raterait rien du spectacle. Sa peau était brûlante, une chaleur de fièvre.

— Regarde-les, Eléonore, susurra Julian à son oreille, son souffle court sentant le vin et le péché. Regarde tes idoles. Ils tombent de leur piédestal de merde.

Sébastien lâcha Arthur, qui s'affaissa, le souffle court. L'ex-amant éparpilla des photographies sur la nappe, entre les bougeoirs et le pain rompu. Eléonore en saisit une. Elle y vit Julian pressant Catherine contre le verre givré de la serre, ses mains errant sur le corps de sa mère. La nausée la submergea. Une odeur cuivrée commença à saturer l'air tandis qu'Arthur, au sol, rampait vers un couteau à viande.

Le patriarche s'élança dans un dernier sursaut, mais Sébastien esquiva. Il saisit le bras d'Arthur et lui tordit le poignet. L'os craqua de façon audible, un son sec suivi du bruit mou des tissus qui se déchiraient. Arthur lâcha un cri d'agonie, le visage convulsé par le choc neurologique.

— Tais-toi ! hurla Catherine en se jetant sur Sébastien, les ongles en avant.

Sébastien la saisit par les poignets.

— Regarde-toi, Catherine. Tu l'as laissé glisser entre tes cuisses pour garder un goût de moi dans ta bouche flétrie.

Il la repoussa violemment. Julian éclata d'un rire cristallin, se levant pour ajuster sa cravate.

— Quel drame, mes chers. Quelle délicieuse tragédie de Noël.

Il s'approcha d'Eléonore. Elle recula.

— Ne me touche pas, cracha-t-elle.

— Oh, Eléonore. Tu as adoré chaque seconde de ma noirceur. C'est pour ça que tu m'as choisi.

Sébastien frappa Julian au visage. Un filet de sang sombre s'écoula de sa lèvre éclatée, dont Julian goûta la texture avec délectation. Une bougie renversée lors de la lutte mit alors le feu à un pan de rideau de velours. La chaleur commença à boursouffler le vernis des meubles, une odeur de résine et de viande brûlée saturant l'air. Personne ne bougea pour éteindre le feu.

— Vous méritez de brûler ensemble, murmura Eléonore.

Elle se dirigea vers la grande fenêtre. Elle saisit un tisonnier et frappa le verre. Le contraste fut un choc viscéral : le froid de la trahison contre la chaleur de la destruction. Elle monta sur le rebord, sa robe blanche flottant comme un linceul. Derrière elle, la bibliothèque s'effondrait. Julian la regardait, un sourire d'admiration perverse aux lèvres.

— Saute, Eléonore ! cria-t-il. Saute et deviens la légende !

Elle ne le regarda pas. Elle fit un pas dans l'abîme.

Le vide l'avalait. Un instant de silence absolu avant que la neige ne s'engouffre dans ses poumons, un baiser de givre purifiant la souillure de sa peau.

En haut, Val-Morne crachait des langues de feu vers le ciel noir. Elle resta étendue dans la poudreuse, le souffle coupé, tandis que les étincelles s'envolaient comme des âmes libérées. À la fenêtre brisée, la silhouette de Julian se découpa une dernière fois contre l'incendie. Il leva son verre vers la forme sombre dans la neige avant de disparaître dans la fumée. Elle était libre, brisée, mais le poids du silence était enfin levé.

# Chapitre 14

## L'Éveil de la Proie

Le silence à Val-Morne n'était plus une absence de bruit ; c'était un étranglement. Dans la salle à manger voûtée, l'air saturé de l'odeur de lys en décomposition et du musc rance de Catherine pesait sur les poumons comme une chape de plomb. Dehors, le blizzard mûrait les issues, transformant le domaine en un sarcophage où le luxe se mêlait au putride.

Sous la nappe de damas, Julian fit glisser sa main. Éléonore sentit chaque pore de sa peau se soulever, une réaction réflexe de dégoût qui se mêlait, dans une trahison physiologique infâme, à une mémoire sensorielle qu'elle aurait voulu s'arracher des nerfs. Les doigts de Julian remontèrent le long de sa cuisse avec une lenteur obscène, froissant la soie. C'était le geste d'un propriétaire vérifiant son bétail. Ses yeux, deux puits de vice, ne quittaient pas ceux de Catherine. Entre l'amant et la mère, l'électricité était fétide, une décharge de luxure incestueuse qui excluait Éléonore tout en la souillant.

Julian pressa son pouce contre l'intimité de la jeune femme avec une désinvolture insultante. Éléonore ne broncha pas. Une bouffée de bile amère monta dans sa gorge, mais elle la ravala, la transformant en une lucidité tranchante.

— Julian, murmura-t-elle.

Sa voix coupa le silence comme un scalpel dans une chair nécrosée. Il ne retira pas sa main. Au contraire, il enfonça ses doigts, son visage affichant un mépris mielleux.

— Oui, ma chérie ?

Catherine laissa échapper un rire gras, ses yeux bleus délavés brillant d'une cruauté satisfaite.

— Laisse-la, Julian. Elle a le teint de la charogne. Elle réalise enfin que sa place est dans l'ombre, à nous regarder vivre.

Éléonore posa brutalement sa main sur celle de Julian, non pour la repousser, mais pour l'emprisonner contre sa propre chair. Elle sentit l'homme tressaillir. Elle releva la tête.

— Ce que je vois, maman, ce n'est pas de la vie. C'est une décomposition. Tes mains sentent Julian, et les siennes puent ton parfum. Ce mélange de tubéreuse et de flétrissure... c'est presque poétique, tu ne trouves pas ?

Le silence qui suivit fut organique, pesant. Julian tenta de dégager sa main, mais Éléonore enfonça ses ongles dans le dos de son poignet jusqu'à percer le derme. Catherine frappa la table, renversant son vin. La tache rouge s'étira sur le linceul blanc comme une hémorragie.

— Va dans ta chambre, petite idiote ! hurla Catherine, ses narines frémissant de rage.

— Pour que tu puisses te vautrer dans les draps que j'occupais il y a deux heures ? Val-Morne est une porcherie, maman. Et tu es la première à la table.

Catherine se leva d'un bond et projeta sa main vers le visage d'Éléonore. Le claquement de la gifle résonna contre les boiseries. Mais Éléonore ne recula pas. Elle saisit le poignet de sa mère avec une violence brute, inouïe. Le craquement du cartilage sous la pression fit tressaillir les flammes des bougies. L'odeur du parfum de Catherine vira instantanément à l'aigre, la sueur de la terreur perlant sur son front.

— Ne me touche plus jamais avec tes mains de courtisane, cracha Éléonore. Je sais

pour les comptes d'Arthur. Je sais que tu le ruines pour payer les dettes de jeu de ce parasite. S'il apprend qu'il finance celui qui le cocufie, il vous enterrera vivants sous les dalles de la chapelle.

Catherine blêmit, son visage de cire semblant s'effondrer. Julian tenta d'intervenir, mais Éléonore le foudroya du regard.

— Toi, tais-toi. Les outils ne parlent pas quand les maîtres discutent. Tu n'es qu'un vibromasseur de luxe pour une femme qui a peur de vieillir seule. Ta beauté est une monnaie dévaluée.

La porte massive de la salle à manger grinça sur ses gonds de fer. Un souffle d'air glacé s'engouffra, porteur de neige et d'une menace nouvelle. Sébastien entra. Il n'était plus l'homme brisé d'autrefois. Couvert de givre, il ressemblait à un ange exterminateur surgi du néant. Il jeta une sacoche de cuir sur la table. Le choc métallique de l'argenterie punctua l'arrêt de mort de leur monde.

Sébastien fixa Éléonore. Il ne vit pas une victime à sauver, mais une reine de glace, debout au milieu des décombres de sa propre lignée. Une étincelle de reconnaissance sombre passa entre eux — la marque des monstres qui se reconnaissent entre eux.

— Tu arrives tard, Sébastien, dit-elle d'une voix cristalline. Mais rassure-toi. Le dessert va être sanglant.

Elle ramassa son couteau à viande, un objet lourd, chirurgical. Elle ne menaçait personne, mais la manière dont elle le fit pivoter montrait qu'elle avait déjà accepté le meurtre symbolique de sa famille. Elle se tourna vers Julian, dont la panique suintait désormais par tous les pores.

— Julian, si j'étais toi, je quitterais ce parc avant que Sébastien ne décide que la prison est une sentence trop douce.

Elle se rassit, lissant sa robe avec un calme effrayant, et piqua un morceau de viande saignante. Elle le mastiqua lentement, ses yeux ancrés dans ceux de sa mère qui s'effondrait sur elle-même.

— Bienvenue à la maison, Sébastien. Viens, assieds-toi. Regardons ce château brûler de l'intérieur.

Elle se leva enfin, abandonnant les deux spectres à leur inanité. Elle traversa le hall, le bruit de ses talons claquant comme des coups de couperet sur le marbre. Dehors, elle monta dans la voiture de Sébastien. Le cuir du siège était froid, impitoyable.

Sébastien s'installa au volant. Il ne souriait pas. Son aura était plus lourde, plus menaçante que celle de Julian. Il n'était pas un refuge, il était le prochain gouffre. Éléonore le savait. Elle s'enfonça dans le siège, sentant la vibration du moteur dans ses entrailles.

— On part ? demanda-t-il, sa voix rauque comme une menace.

Elle fixa le château de Val-Morne qui s'effaçait dans le blizzard, un mausolée de mensonges rendu au néant.

— Roule. Je veux voir jusqu'où l'obscurité peut nous mener.

La voiture s'élança dans la tempête. Le chapitre de la proie était clos. Celui de la prédatrice s'ouvrait sur une route de glace et de sang, où Éléonore ne serait plus jamais la victime, mais le monstre que Val-Morne avait engendré. Sa survie ne tenait plus à l'amour, mais à la capacité de broyer tout ce qui oserait encore l'entraver. Elle ferma les yeux, le visage caressé par le chauffage brûlant de l'habitacle, savourant enfin le goût ferreux de sa propre noirceur.

# Chapitre 15

## Le Brasier de Val-Morne

Le silence n'était plus une absence de bruit ; c'était une entité grasse qui rampait le long des boiseries de chêne sombre, s'enroulant autour des lustres comme une vapeur de soufre. Dans la salle à manger de Val-Morne, l'air s'était pétrifié. La table, autrefois théâtre d'une élégance cadavérique, n'était plus qu'un champ de ruines. Le lin blanc était maculé de Bordeaux d'un pourpre presque noir, rappelant des ecchymoses fraîches sur une peau d'ivoire, tandis que des éclats de cristal piégeaient les lueurs mourantes des bougies.

Éléonore se tenait debout à l'orée du désastre. Sa robe vert forêt pesait comme un carcan. Elle ne sentait plus le froid, seulement l'odeur : ce mélange écœurant de cèdre et le relent musqué de Catherine, sa mère, qui flottait encore comme l'exhalaison d'une bête blessée mais toujours venimeuse.

Au bout de la table, Catherine n'était plus qu'une carcasse de porcelaine figée dans sa propre rancœur. Son masque de Reine Mère s'était fendu, révélant une déchéance absolue.

— Tu penses vraiment sortir d'ici indemne ? murmura Catherine. Sa voix était un scalpel. Tu n'es qu'une extension de ma propre chair. On ne quitte pas Val-Morne. On y pourrit ensemble.

Éléonore sentit une remontée de bile acide. L'image de cette femme partageant le lit de Julian, l'homme qu'elle avait cru aimer, lui lacérait les entrailles.

— Je ne suis plus rien pour toi, mère. Je suis la tache sur votre argenterie. La seule

chose que vous n'avez pas réussi à polir.

Elle se détourna, ses pas crissant sur le verre brisé. Dans le vestibule, Julian l'attendait. Il était adossé au chambranle de la bibliothèque, sa chemise blanche ouverte sur la naissance d'un torse que Catherine connaissait trop bien. L'éclat fixe d'un verre brisé brillait dans ses yeux sombres.

— Déjà en route, ma douce ?

Il fit un pas vers elle, une menace de soie noire. L'odeur de son tabac froid la frappa, réveillant un désir qu'elle détestait désormais. Il posa une main sur son épaule. Ses doigts étaient trop chauds, une brûlure à travers le tissu.

— Tu ne survivras pas dehors, Éléonore. Tu es une créature de serre. Reste. Je te promets que la punition sera... exquise.

Il se pencha, son souffle effleurant son cou là où il l'avait si souvent mordue avec une tendresse factice. Éléonore vit dans son regard la simple volonté de possession. Elle n'était qu'un jouet qu'il partageait avec la mère par perversion et gardait pour la fille par commodité. Elle se dégagea d'un mouvement brusque.

— Tu n'es qu'un parasite, Julian. Tu te nourris de la pourriture de cette famille parce que tu es trop vide pour exister seul. Regarde-toi. Tu es le roi d'un dépotoir de luxe.

Elle monta l'escalier, ne prenant rien. Dans le couloir sombre, elle croisa Sébastien. Il avait posé la grenade au milieu du dîner et l'avait regardée exploser. Il lui remit une petite clé en fer forgé.

— Ne reviens jamais, dit-il, le regard sec. Ce château se nourrit de ceux qui reviennent. Va.

Éléonore s'engouffra dans la remise. Le vent de décembre fut un choc, une lame de rasoir qui lui coupa le souffle. Elle fit ses premiers pas dans la poudreuse. La neige lui montait aux genoux, entravant sa marche, mais chaque pas l'extirpait de cette matrice de vice. Elle s'arrachait à sa propre lignée avec la violence d'une amputation à vif.

Elle atteignit la route, ses mains agrippant le métal froid de la portière d'une voiture qui l'attendait. Sébastien était au volant. Elle s'effondra sur le siège passager, secouée par des spasmes. La chaleur de l'habitacle était une agression.

— Arrête ça, ordonna Sébastien sans la regarder. Les larmes, c'est leur nourriture. Ne leur donne plus rien.

Il bifurqua vers une station-service déserte sous des néons vacillants. Éléonore descendit, entra dans les toilettes décrépites. Elle défit sa robe de soie. Le tissu glissa sur ses hanches, s'affaissant sur le carrelage sale comme une mue inutile. Elle resta nue sous la lumière crue, observant les marques invisibles que Julian avait laissées sur son âme. Sous ses doigts, elle imaginait la peau fanée de sa mère que Julian pressait avec la même ardeur. Elle enfila un vieux pull de laine informe, rugueux, propre. Elle jeta la robe de luxe dans la poubelle débordante, sous les papiers gras.

De retour dans la voiture, elle colla son front contre la vitre. Au loin, Val-Morne n'était plus qu'une masse noire. Dans le salon, Julian devait être en train de refermer ses doigts sur le cou de Catherine, s'abreuvant de sa détresse, deux cadavres dansant dans une boîte à musique cassée.

— C'est fini ? demanda-t-elle.

Sébastien fixa la route.

— Ça ne finit jamais vraiment. On porte Val-Morne en soi comme une maladie. Mais

ce soir, tu as survécu à la crise.

Éléonore regarda l'horizon gris. Le brasier de Val-Morne ne brûlait pas avec des flammes, mais avec la froideur absolue de la vérité.

— Brûle tout, murmura-t-elle.

La voiture bondit sur l'asphalte, fendant le brouillard. Éléonore ne se retourna pas. Elle était libre, dépouillée, et pour la première fois, elle respirait un air qui ne sentait pas le vice. Elle s'enfonçait dans l'abîme, mais c'était un abîme qu'elle avait choisi. Elle n'était plus une proie ; elle était ce qui restait après l'incendie.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "LE POIDS DU SILENCE"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)